LA REVUE THÉÂTRALE

Vente & Abonnements
58, Rue de La Rochefoucauld, Paris.

Nouvelle Série. — N° 29

Prix net 1f 50
Etranger 2f.

Cl. Studio-Lux.

Mme MELLOT

L. Geisler, dr

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENT

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

(VOIR PRIMES PAGE 4)

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ACANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CÉARD. — ALBERT DAYROLLES. — Mme CAMILLE DUGUET. — HENRY EYMIEU. — HENRY FRANSOIS. — FELIX GALIPAUX. — GUSTAVE KAHN. — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — JULES MARTIN. — THÉODORE MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — HENRI SECOND. — ADOLPHE THALASSO. — GEORGE VANOR. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 29 :

Chronique de Quinzaine	ÉDOUARD GAUTHIER.
Autour des Concerts	GEORGE VANOR.
Chérubin	WILLY.
A propos d'*Orphée*	LA FLÛTE DÉSENCHANTÉE.
Au Théâtre-Antoine : les *Avariés* ; reprise de *Poil de Carotte*	CAMILLE LE SENNE.
La *Retraite*	CAMILLE LE SENNE.
Dionysos	GABRIEL BOISSY.
La *Petite Milliardaire*	THÉODORE MASSIAC.
Revue des Critiques	ALBERT DAYROLLES.
Le Théâtre dans le Monde	Mme NANCY-VERNET.
Leurs Débuts (Germaine Gallois)	EUGÈNE HÉROS.
Les Théâtres à côté	HENRY FRANSOIS.
Concerts et Music-Halls (Nouveau-Cirque)	G. F.
Le Théâtre à l'Étranger (Bruxelles)	F. DE PRESSEUX.
Propos d'Art	ALCANTER DE BRAHM.
Comédie de la Mode	INTÉRIM.

CORSET GAINÉ
de la Parisienne

En Scie inextensible, le plus simple et le plus élégant

Dernière Création Sensationnelle

DE

Madame HIRT

PARIS . . . . 10, Rue Cambon (Madeleine).
LONDRES . . . 52, Brompton Square (S W).
BARCELONE . 73, Mayor Gracia.

BREVETÉE EN FRANCE & A L'ÉTRANGER

Médaille d'Or *(Exposition du Travail 1904)*

CORSET SUR MESURE DEPUIS 50 fr.

Hygiène
de la Bouche
et de l'Estomac

APRÈS LES REPAS 2 OU 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

Facilitent la digestion

Le bonjour dont il est saturé fait que le

SAVON TOLEDO

adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
DÉPÔT : 43, boul. de Belleville, PARIS — 2 fr. la boîte de 3.

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

SEUGNOT
CONFISEUR

Spécialité de Dragées
et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE
BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger 6f35 (contre remboursement 0f15 en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, 5, Passage Verdeau, PARIS, 9e. (Renseignements gratis).

DÉPOTS : *BRUXELLES,* Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE,* Phcie CARTIER & JORIN, 12, Rue du Marché.

ESTOMACS FATIGUÉS

Essayez la seule liqueur de table qui vous soit permise

Le Digestif Capmartin

Un verre à liqueur de cet élixir délicieux, pris avant ou après chaque repas, stimule les fonctions digestives.

B^lle, 6 fr ; ½ B^lle, 3 fr. 50. — Toutes pharmacies et *franco* mandat à M. CAPMARTIN, phen à BLAYE (Gironde).

La Revue Théâtrale

se charge de l'impression de tous

PROGRAMMES
AFFICHES, etc.

pour tournées en province et à l'Étranger.

Conditions spéciales à MM. les Artistes

DENTIFRICES BOTOT Exigez la Signat. BOTOT. EN VENTE PARTOUT

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 29. Mars 1905. — 1.

La Revue Théâtrale

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro

France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Direction* | Arm. GEOFFROY, *Secrétaire de l'Administration*

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

Abonnements et Vente :
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

Chronique de Quinzaine

Reprise de Paillasse *à l'*AMBIGU. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Reprise de* Bajazet. — *Reprise du* Retour de Jérusalem *au* GYMNASE. — CLUNY : *La* Femme au Masque, *comédie-bouffe en 3 actes, de MM. Daniel Riche et Léo Marchès.* — *Sous-secrétaire d'État et Conservatoire.* — *Choses d'Odéon.*

Entre une reprise bousculée des *Deux Orphelines* et l'heureuse révélation de la *Belle Marseillaise*, entre deux séjours de M. Krauss aux Bouffes-Poétiques, on a joué *Paillasse* à l'Ambigu. — M. Henry Krauss a déchaîné ses qualités un peu étranges dans ce drame si apte à les servir, et les sommets du théâtre l'ont applaudi. Durant quinze soirs, le peuple a bien ri et bien pleuré...

A la Comédie, l'on voit, parfois, se produire des accrocs regrettables dans la régularité représentative, qui forme actuellement le principal lustre de l'hoirie de Molière.

L'on expose, de fois à autre, sur le Théâtre-Français, du classique bien bizarrement interprété et paré. Ces médiocrités devraient être évitées, particulièrement à l'endroit de certaines œuvres conventionnelles et désuètes que la stricte observance des traditions peut, seule, étayer en scène.

Dernièrement, l'on a donné, pour la continuation des débuts de Mlle Roch, une représentation de *Bajazet* qui eut, aux fauteuils, un assez gros succès de rire.

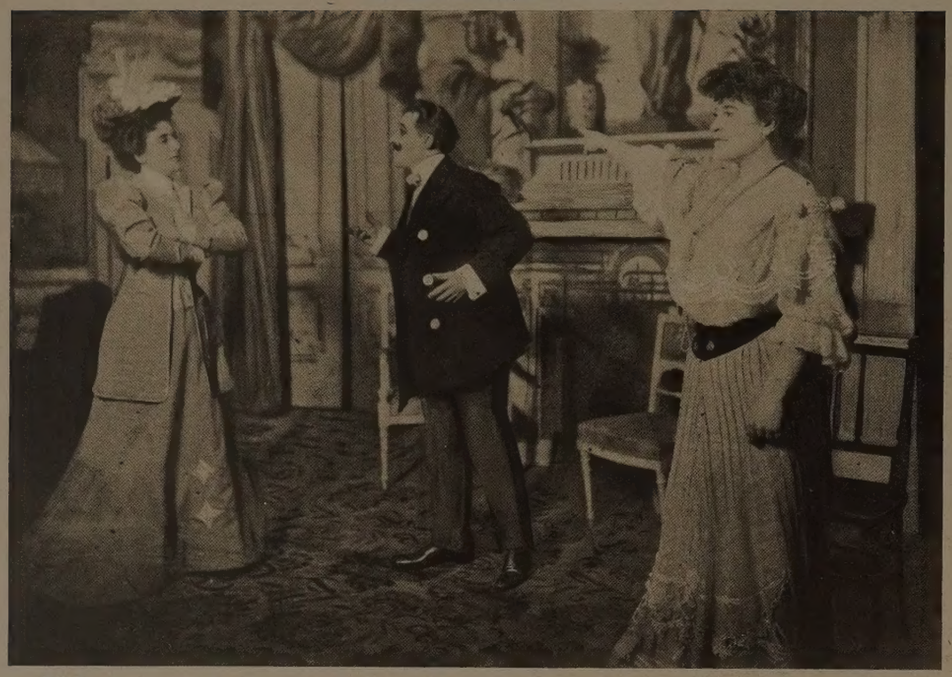
Bajazet n'offre pas une action vive. La seule Roxane y paraît agissante ; le frère d'Amurat et Atalide ne sont que victimes plaintives, et les autres acteurs n'ont rôle que de comparses ou d'esclaves. Il convient donc, dans cette action réduite, de soigner le moindre détail extérieur, de manière à ce que l'attention, fatiguée par le caprice de la cruelle sultane, ne s'attache pas aux faiblesses et aux invraisemblances de l'intrigue. Il faut se garder qu'une mise en scène défectueuse ou la forme aventurée du costume n'exagère, par exemple, les bravades poltronnes d'Acomat ou ne ridiculise l'assistance uniformément confidente d'Osmin, de Zaïre et de Zatime.

Dans la représentation qui nous intéresse, l'interprétation, certes, fut honorable. M. Silvain pourvut le Vizir d'autorité, M. Fenoux avantagea Bajazet d'une fermeté très noble et Mlle Géniat sacrifia Atalide avec infiniment de grâce. Pour Mlle Roch, elle prêta sa belle voix aux colères de Roxane, mais elle ne sut ni mesurer les ressauts de cette jalouse amante, ni fondre les contrastes de sa conduite. Il serait injuste, toutefois, de reprocher à une débutante l'imparfaite traduction d'un rôle fort déraisonnable et antipathique.

Mais ce fut de la mise en scène dont l'Orchestre s'amusa. *Bajazet* s'expose à Constantinople, autrement dite *Byzance*, au temps du sultan Amurat, vers 1638. Or, les interprètes hommes étaient accoutrés — Acomat y compris — tels d'actuels turcs de Péra. Quant aux gens de peu, ils accusaient l'élégance relative de marchands de tapis, et, faute que des marchands de tapis n'auraient pas commise, on les vit délibérément prendre pour sièges des tables de narghileh.... L'Inspecteur général qui, aux Français, détient la régie du vêtement, devrait borner à des accommodements rationnels son louable souci d'économie.

Le Gymnase a repris le *Retour de Jérusalem*. On a rétabli, au troisième acte, une scène qui avait été coupée après la répéti-

La Femme au Masque. — IIe Acte.



Mlle Brunel (Lucienne Dessolin). M. Dupont (Jacques Dessolin). Mlle Favelli (Raymonde de Saint-Affrique).

La Femme au Masque. — IIe Acte.

Mlle Bertry (Amélie). Mlle Frank-Mell (Mme Langlois). M. Dupont (Jacques Dessolin). M. J. Poncet (Roland de Castelnajac). Mlle Favelli (Raymonde de Saint-Affrique).
M. Dorgat (Commandeur Poulopopalescu).

tion générale. Actuellement, Judith lasse de Michel Aubier, chute dans les bras de Hœdelssohn. Cet incident, s'il souligne la loyauté du « bon juif » — et ça été le souci de l'auteur — grave plus fortement le caractère haineux de la juive. Les acteurs sont ceux de la création, à l'exception de M. Calmettes, qui est remplacé dans le rôle de Lazare par M. Maurice Luguet, et de Mme Mégard, que supplée Mlle Gabrielle Dorziat. Vous concevez que M. Dumény et Mme Le Bargy continuent d'être parfaits...

Cluny joue la *Femme au Masque*, un vaudeville très gai, un vaudeville, figurez-vous, qui se poursuit sans lit et sans adultère ! Le fait est curieux à noter : il n'est pas sans mérite.

La « Femme au Masque » est une dame du monde qui, un jour, éprouva le besoin fantaisiste de se faire photographier nue... mais masquée (et l'opérateur qui la prit se prénommait Amour). Du cliché original, il ne fut tiré qu'une ou deux épreuves que la dame destina à son mari ou à son amant. Or, la « Femme au Masque » — au demeurant, la jolie Lucienne — n'apprend-t-elle pas que son effigie habite les tiroirs d'une cocotte ? Sans tarder, elle fera tout au monde pour récupérer l'image compromettante et pour connaître la façon dont elle échoua chez demoiselle Raymonde — la cocotte se nomme ainsi. Elle va, la « Femme au Masque », elle court, et elle mène la pièce avec elle, joyeusement. Mais, en même temps, la photographie sort, vient, passe des poches du mari aux doigts de l'amant, revient, repart, repasse, cause une foule de péripéties risibles et d'imbroglios réjouissants, si bien qu'au bout du compte, Lucienne, privée de son portrait, mais ayant rencontré dans Raymonde une amie d'enfance, se retrouve chez le photographe — par suite de quel hasard ! — nue, sous le masque, dans l'attitude du fameux modèle de Gervex, quand — faute de quelles circonstances ! — se produisent, en même temps, à l'objectif, Raymonde et puis une dame mûre, également nues, sous le masque, et dans l'attitude du fameux modèle...

La farce est tout à fait drôle et bien conduite, quoi qu'un peu lentement par Mmes Favelli, Brunel, Bertry, Frank-Mell, Amori et Vernou, MM. J. Poncet, Dorgat, Dupont, Arnould, Lureau, Wagmann. — La *Femme au Masque* assurera, il n'en faut point douter, d'honnêtes profits à ses ingénieux auteurs : Daniel Riche et Léo Marchés.

La France a l'heur de posséder au Sous-secrétariat de ses Beaux-Arts une semi-Excellence, sur la sous-secrétairerie de qui se fait une publicité qui suffirait à l'avantage de tout un Cabinet. Ce sous-secrétaire d'Etat prouve au moins une bonne intention par jour. Sont à retenir parmi ses derniers heureux desseins : la réforme du sans-gêne professoral au Conservatoire et le transfert de cet établissement en un lieu convenable. L'autorisation accordée par M. Dujardin-Beaumetz à l'Odéon, en vue d'une tournée provinciale, est une décision moins excellente, mais elle engage si peu son auteur !....

L'Odéon, en province, prendra l'air, les eaux thermales, mais le public... il faudra voir. La tournée de 1899, qui se fit avec une troupe sortable ne réussit qu'à peine ; pourquoi courir des aventures encore moins glorieuses, avec la compagnie actuelle ?

L'Odéon ne fait plus illusion ; d'ailleurs il se soucie peu, semble-t-il, d'être le second Théâtre-Français, puisque le jour anniversaire de Victor Hugo il joua sans vergogne *Thérèse Raquin* et le *Patrimoine* ; par contre, il emploie, à ses matinées du samedi, des chansonnières montmartroises, et il ne faut pas désespérer de le voir recourir à des charmeuses de serpents...

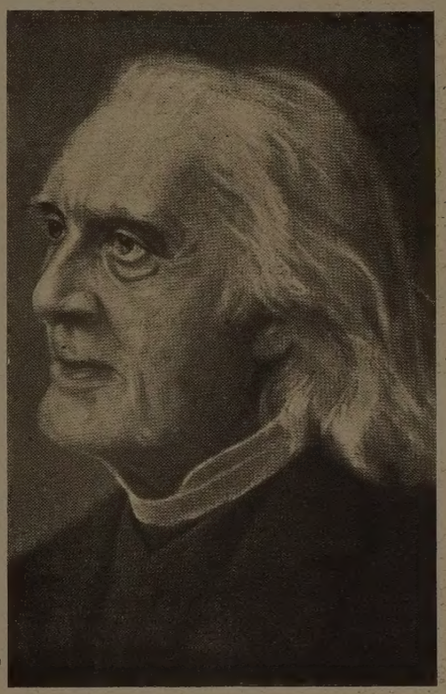
Cependant l'Odéon s'est réservé une vraie gloire : celle de représenter la *Madame Bovary* que M. William Busnach est en train de mettre en pièce...

Édouard GAUTHIER.

Clichés Rev. Théât.

Autour des Concerts

Le vaillant et laborieux Alfred Cortot a donné, au Nouveau-Théâtre, la *Légende de Sainte-Élisabeth*, de Franz Liszt. Je me rappelle que, tout jeunet critique musical, je fus convié, en la vaste nécropole du Trocadéro, à l'audition de cet oratorio. L'orchestre et les chœurs étaient dirigés par M. Vianesi ; les solistes étaient notre grand Faure et Mme Schrœder. Le Dieu du Ciel et de la Musique m'avait, en collaboration souveraine avec le contrôle, donné l'honneur hasardeux d'être placé dans une loge voisinant immédiatement avec celle de l'abbé Franz Liszt, qui, le front couvert de gloire et de neige, se tenait en compagnie du peintre Munkacsy, du compositeur Saint-Saëns et de la cantatrice Pauline Viardot. Je crois bien que j'avais encore plus d'yeux pour la loge que d'oreilles pour l'orchestre. Je n'avais pas encore vingt ans, mais je portais les cheveux aussi longs que Liszt.



M. Franz Liszt.

Maintenant que ce point capital d'histoire musicale et capillaire contemporaine est fixé, revenons à la critique sérieuse.

Cette première audition avait été donnée le 12 mai 1886 ; et déjà nous admirions chez Liszt l'intensité colorative, la juxtaposition épisodique, le génie extériorisateur de la symphonie, et nous déplorions l'absence d'émotion et le minimum d'âme sincère.

Il est certain que si la *Légende de Sainte-Élisabeth* avait été le seul titre de Franz Liszt à l'idolâtrie européenne, les femmes de tous les mondes n'auraient pas vu son front nimbé de l'auréole des bienheureux ; il n'aurait pas parcouru l'univers en donnant sa main à baiser aux populations fanatisées. Ces triomphes-là, il les dut surtout à sa vertigineuse virtuosité, à l'époque où il fit chanter et sonner un orchestre sur le simple clavier d'un piano, et où il éblouit les aristocraties de l'Europe par son génie d'exécutant. D'ailleurs, les interprètes ont toujours été diadémés de plus de succès étoilés que les créateurs ; il n'y a pas de compositeur qui ait conquis les ovations du ténor qui le chante.

Cl. Gerschel.

Mlle Henriette Picot.

Cependant, pour nous, quand le 31 juillet 1886, les drapeaux voilés de crêpe flottèrent sur l'Opéra et le Conservatoire de Buda-Pesth, c'était bien la mémoire du compositeur et non celle du pianiste que ces bannières ombrageaient funèbrement. Si Franz Liszt a ébloui ses contemporains par son visage d'archange exilé, par le cercle enchanté de sonorités dans lequel il emprisonnait ses auditeurs, si on l'adora vivant comme une lyre ailée, eh bien ! aujourd'hui, il vit parmi nous par ses œuvres réelles qui ne tiennent pas de la fantasmagorie ni de la minute même, qui ne ressemblent pas à une conférence momentanée et dont le charme, si adorablement divin soit-il, se vaporise après l'audition... Franz Liszt fut promu chambellan par le duc de Weimar, chanoine par S. S. le Pape ; et le roi de Hollande ordonna que l'on frappât des médailles à son effigie ; ces titres ont disparu avec sa personne ; mais les œuvres qui lui donnèrent moins de gloriole éphémère lui valent maintenant la gloire durable.

Ces œuvres sont : *Faust*, la *Messe de Gran*, les *Préludes*, les *Rapsodies*, beaucoup plus que *Don Sanche* (ou le *Château d'Amour*), qu'il fit jouer à l'âge de quatorze ans et un peu plus que la *Légende de Sainte-Élisabeth*. Ce sont là, en survivance à des fascinations météoriques, et en éclat plus solide que celui des roses jetées aux pieds de l'enchanteur passager, ce sont là des compositions d'une joie saisissable, des foyers d'art dont la flamme se renouvelle et s'épure dès qu'un grand artiste, dès qu'un maître d'orchestre supérieur les touchent de ses doigts inspirés ou de sa baguette rythmique, dès que l'un de ces animateurs fait pour Liszt ce que Liszt a fait pour Wagner. Alors, l'artiste survit à « l'heure de renommée tumultueuse » dont parle Hamlet.

La *Légende de Sainte-Élisabeth* n'ajoute rien à la gloire de Liszt. Elle a été écrite, paraît-il, à la Vartburg même et inspirée par les six fresques romantiques du peintre romantique Moritz von Schwind ; ces images murales racontent l'histoire merveilleuse de la sainte, depuis son enfance jusqu'à sa béatification. Comme l'a justement pensé M. Alfred Cortot, qui est un savant musicologue en même temps qu'un excellent manieur de masses orchestrales et chorales, Liszt a pu satisfaire là, d'abord son goût pour les transpositions d'impressions plastiques, puis son attachement pour la Thuringe, puis son amour pour la Hongrie, dont Élisabeth fut la Sainte.

A la première exécution qui en eut lieu à Weimar, en 1865, les dames de la cour prirent part en qualité de figurantes et de choristes ; nous n'avons plus de cour, mais nous avons des faubourgs à noms de potages qui donnent la figuration et les chœurs aux concerts Cortot.

Généralement, ces sortes d'entreprises valent plus par la bonne volonté que par la réalisation ; cependant, M. Cortot, avec son énergie et son talent, a obtenu de ses exécutants plus que de la bonne volonté ; et la réalisation a été plus qu'appréciable. La marche des Croisés, accompagnée d'un chœur de pèlerins, a été menée avec un bel enthousiasme ; et l'épisode du Miracle des Roses a parfumé la séance comme les roses elles-mêmes parfumèrent la légende.

Parmi les solistes, il faut citer M. Paul Daraux qui a chanté avec trop de discrétion, Mme Éleonore Blanc, l'interprète rêvée de ces sortes d'oratorios, et Mme L. Hess, si belle d'attitude et de voix qu'on la regarde comme si on ne l'écoutait pas et qu'on l'écoute comme si on ne la regardait pas.

Nous avons entendu beaucoup de pianistes, ce mois-ci : la lumineuse Mme Roger-Miclos, la languissamment romantique Wanda Landowska, la véhémente Marie Panthès, l'ardente Teresa Carreno, la suavement poétique Henriette Picot. Toutes sont de réelles artistes.

George VANOR.

Cl. Boyer.

Mme Marguerite Carré (Nina).

Chérubin

Monte-Carlo, comme la Chine, est un pays charmant, où la Presse parisienne est toujours accueillie à grill-rooms ouverts ; mais, avant que d'être expédiés aux journaux, les articles des invités doivent être revêtus du visa administratif, soient-ils d'un irréductible grincheux comme le chauve Henry Gauthier-Villars, ou d'un optimiste enclin aux pires indulgences comme le blond Stoullig. La *Revue Théâtrale* n'ayant point, elle, de traité avec les puissances monégasques, je puis, Dieu merci, dire à plein ce que je pense de la dernière œuvre de MM. Massenet, Francis de Croisset et Henri Cain.

Je déclare donc, devant Gunsbourg et devant les hommes, que *Chérubin* est une œuvre fort aimable, et toute remplie de détails charmants.

Ce *Chérubin* que Massenet, sans craindre les souvenirs de Mozart, vient d'emmusiquer, il n'a point Beaumarchais pour père, mais bien le poète de ces *Nuits de Quinze ans*, impertinentes et libertines, délicatement, et le parrain du précoce amoureux est le librettiste éprouvé : Henri Cain. Et la « comédie chantée » dont Chérubin est le héros, applaudie, ne ressemble guère à celle, non chantée, qui fut donnée en répétition générale, au Théâtre-Français, et en première représentation au Théâtre du Parc.

L'action, maintenant, s'en passe près de Séville, ce qui est un prétexte à danses et à costumes. Donc, dans un château en Espagne, les valets, les jardiniers, les cuisiniers s'agitent et préparent tout pour recevoir leur maître Chérubin, « fier de ses premiers grades », ravis d'ailleurs de voir leurs gages doublés par ce jeune seigneur.

Tandis que son précepteur, le Philosophe, se réjouit de cette joie, trois barbons aigris, le Baron, le Comte, le Duc, remuent des projets belliqueusement rageurs, pour ce que « le jeune page aux cheveux blonds » est regardé trop tendrement par la Baronne, par la Comtesse, par la pupille du Duc. Celle-ci l'avoue au Philosophe :

...il est charmant,
Oui Monsieur ! charmant et très brave !

Exubérant et cavalier, Chérubin lui-même, feutre à plumes et hautes bottes, lance sa profession de foi amoureuse :

J'ai dix-sept ans, cela me grise !

Il commence, en s'amourachant de l'Ensoleillad, une danseuse « rose et brune » qu'à grands frais il a fait venir de Madrid.

Et la fête continue, très pastorale et espagnole, où Chérubin soupire pour toutes les belles, avec la même sincérité. « Comme sa folie a raison ! » songe le Philosophe — indulgent à tant d'éclectisme.

Au second acte, nous ne sommes pas surpris de voir la Baronne et la Comtesse, qui semblent échappées de *L'École des Vieilles Femmes*, de Jean Lorrain, poursuivre le galant cornette (il est cornette maintenant) de leurs assiduités, jusque dans la posada où loge l'Ensoleillad. La danseuse émue par un « duel aux violons », alanguie par la nuit « tiède comme un bain » se laisse aller à sentimentaliser un moment avec Chérubin, et rêve « que ce soir ne doit plus finir ». Mais voici des trouble-fêtes, importunités séniles des amoureuses titrées, leurs gages d'amour ridicules, leurs fâcheux maris, les cris, les appels, les alguazils prévus, la foule amusée du scandale, tout un tumulte qui fait s'envoler le rêve.

Pourtant Chérubin échappera aux trois duellistes qui le guettent : il avoue n'aimer que l'Ensoleillad... Mais elle a tout oublié, coquette et pratique, et elle retourne vers le Roi qui l'attend, sans même un regard pour l'adolescent qu'elle enivra. Par fortune, à Chérubin, il reste Nina, âme d'Elvire ; elle consolera ce jeune Don Juan — en justes noces.

Cl. P. Boyer.

Chérubin. — IIe Acte.

. . . . . .

Pour illustrer les fantaisies de ce héros de dix-sept ans, MM. F. de Croisset et H. Cain, ont élu l'illustre musicien de cette *Manon* éternellement jeune (elle eut hier seize ans, elle les aura toujours !) C'est de Massenet que je parle, non de Puccini.

On retrouve, dans cette comédie chantée, des qualités et des procédés également connus. Comme dans les œuvres précédentes, l'accompagnement d'orchestre court, ininterrompu et heureusement divers, léger, chatoyant, pizzicatant et raillant, sous le dialogue parlé, ne s'arrêtant — et avec quel art ! — que pour permettre aux ariosos de fleurir, aux danseuses andalouses de tourbillonner, au papillonnant Chérubin de chanter sa romance à Madame..., à Mesdames.

Des castagnettes, des triangles, des mandolines jaseuses espagnolisent l'aubade ; des harpes ensoleillent le brindisi ; bassons et hautbois dialoguent, donnent de la rusticité au « Divertissement Pastoral », et partout, adroitement ménagées, des recherches harmoniques éloignent jusqu'au soupçon de fadeur. Toute cette trituration est d'une rare adresse, indiscutablement.

Cl. Paul Boyer.

Chérubin. — IIIe Acte.

Parmi les *numéros* les plus fêtés, je citerai les couplets de Chérubin « Philosophe, dis-moi pourquoi », la chanson de Nina « Lorsque vous n'aurez rien à faire », l'air du nouveau cornette « Ne mettez pas flamberge au vent », pages sentimentales ou ironiques, poudrederizées de cette grâce que l'on qualifie « bien parisienne » en province.

Dans le grand duo du deuxième acte, plein de tendresse et d'effleurements « Eros qui fait mourir d'une main qui caresse », certaine ritournelle orchestrale s'élève parfois jusqu'à d'inattendues nostalgies berlioziennes. Et le prélude du trois, désabusé, qui exprime les désillusions de Chérubin avec une sobriété précise et amère, demeure peut-être la meilleure page de la partition.

Chérubin, c'est miss Mary Garden qui s'affirme, quoi qu'elle joue, une artiste savoureusement personnelle : elle porte avec la même aisance la couronne de Fiammetta, les tresses de Mélisande, ou le justaucorps du page enflammé, aimé de toutes les femmes. Mme Marguerite Carré s'est montrée une Nina adorable de candeur enfantinement tendre.

On attendait avec curiosité les débuts de Mlle Lina Cavalieri, dans le rôle très en dehors de l'Ensoleillad ; ils ont tenu tout ce que promettait son interprétation de *Rigoletto* ; elle chante et danse avec la même souplesse. Quant à Renaud, son « Philosophe » attendri a été digne de son Beckmesser parisien ; artiste incomparable, il n'attend pas, pour jouer, d'avoir perdu sa voix.. *rara avis !*

. . . . . .

Il me reste encore de l'amabilité *in stock* ; répartissons-là sur l'élégante assemblée qui se pressait dans la salle « trop étroite ».

La critique parisienne s'était massée au centre, en bataillon serré : Gabriel Fauré, aux yeux bistrés de langueur, le très érudit Louis de Fourcaud, Léon Kerst, devenu sceptique, Louis Schneider, des calembours plein son casque de pompier de service, Bourgeat, le plus aimable des secrétaires conservatoriaux, Marcel Samuel-Rousseau, pensif.

Le *Tagblatt* avait envoyé Wolff ; la *Kœlnische Zeitung*, le Dr Neitzel ; la *Saturday Review*, chère à Max Beerbohm, Mac-Over ; le *Daily News*, Mr. Suddard ; la *Musical Review*, Mr. Higgins ; le *Coriere de Milan*, M. Pozza ; le *Perseveranza*, V. Guecchi ; l'*Indépendance Belge*, M. Lefeuve.

Qui n'y avait-il pas ?... Diémer, venu entre deux triomphes niçois ; Mlle Calvé, acclamée dans Ophélie ; Mme Costallat ; M. Carré, mari et directeur ; Louise Théo et Céline Chaumont, vieilles gloires ; l'éditeur italien Sonzogno ; M. P. Main, directeur du *Daily Télegramm* Monte-Carlien, de qui la villa Laura ne désemplit pas d'hôtes charmés ; X.-M. Boulestin (« Hicksem » célèbre pour ses complets londoniens) ; le pianiste H. Etling ; Colette, aux cheveux courts, authoress des *Dialogues de Bêtes* ; Redfern (ce nom seul me dispense...) ; G. Hiley, retour du Caire ; le petit Sem, impitoyable ; Mlle Cléo de Mérode, infatigablement exquise... — et d'autres !

Si les artistes ne jouaient qu'au théâtre !... Mais le Casino les fascine : Mlle Polaire, venue pour donner des représentations du *Friquet*, très applaudi grâce à elle, a regagné Paris (c'est tout ce qu'elle a gagné), après avoir laissé sur les tables du trente-et-quarante une somme équivalant à plus de vingt-cinq cachets. Pour Mlle Calvé qui, sur le conseil d'une amie, s'approcha de la roulette pour la première fois, elle y perdit une dizaine de mille francs qu'elle venait justement de retirer du Crédit Lyonnais ; la puissante et charmante cantatrice, désireuse de se refaire, mais rendue prudente, continua le lendemain en jouant par cinq francs sur les douzaines ; avec beaucoup de peine, elle récupéra, au bout d'une heure, trente-cinq francs. Alors, toute dolente, elle soupira : « Hélas ! povre Calvé, qu'il te faudra de temps pour refaire tes dix mille frincs ! » — avec un accent aveyronnais et mélancoliquement comique, d'une ingénuité si amusante que les quatre croupiers de la table où elle opérait — pourtant éprouvés — ne purent garder leur sérieux.

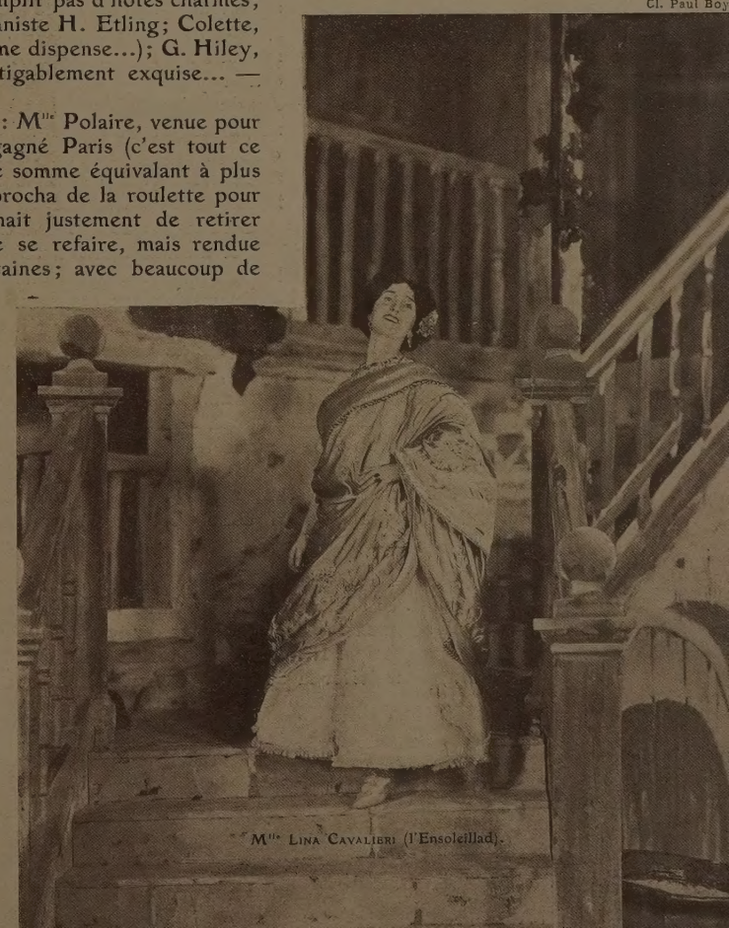
Coiffé d'un feutre qui lui permet de passer incognito parmi les foules accoutumées à son bords-plats, le gros Henry Maugis me raconte que Gunsbourg, enthousiasmé de la répétition générale, serra avec effusion les mains de Massenet en lui disant :

— Maître ! la Postérité vous nommera « le musicien de *Chérubin* ».

Le compositeur d'*Esclarmonde*, de *Manon*, de *Werther*, jeta à Raoul un noir regard et répondit aigrement : « Vous en avez de bonnes ! »

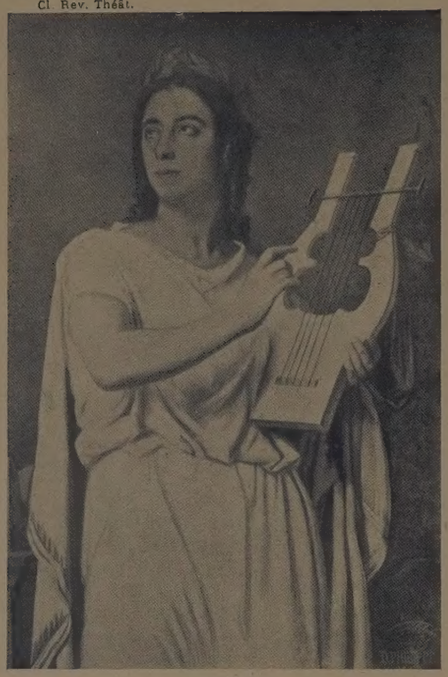
WILLY.

Cl. Paul Boyer.



Mlle Lina Cavalieri (l'Ensoleillad).

Cl. Rev. Théât.



Mme Viardot.

Cl. Dupont.

Mlle Marie Bréma.

Opéra Comique

A PROPOS DE LA REPRISE D'*ORPHÉE*

Mme Rose Caron a joué ce mois, à l'Opéra-Comique, le rôle d'Orphée, de Gluck, et elle y a fait apprécier la noblesse sereine de ses attitudes, l'eurythmie de ses lignes et la noble pureté de son style ; elle nous a prodigué là une sincère et haute émotion d'art. Il est impossible que Mme Rose Caron n'ait pas lu et médité Virgile.

On sait que *Orphée* fut donné, pour la première fois, au théâtre italien de Vienne, le 3 octobre 1762 ; le chanteur Guadagni (à qui il ne manquait qu'une petite chose) chantait le rôle principal avec la signora Marianna Bianchi, et une demoiselle Lucie Clavaran. L'Académie de musique de Paris représenta le chef-d'œuvre le 2 août 1774, la partition italienne ayant été arrangée par Gluck lui-même. Transposé pour la voix de ténor, le rôle d'Orphée fut chanté par Legros ; la célèbre Sophie Arnould fut une séduisante Eurydice, et la belle Rosalie Levasseur figura l'Amour. Le rôle d'Orphée illustra encore Mme Viardot qui perpétua la tradition des Saint-Hubert et des Branchu ; elle chantait l'air final avec une telle gradation d'émotion qu'elle en formait un drame dont chaque couplet était un acte. Scudo rappelle cependant qu'avant Mme Viardot, trois artistes lui avaient laissé une impression ineffaçable en interprétant cet air : c'étaient le vieux Garat, le jeune Duprez et Mme Pasta.

C'est pour Guadagni que Gluck avait écrit *Orfeo*, comme il avait composé *Telemaco* ; ce Guadagni possédait une voix de contralto d'un timbre unique et d'une étendue considérable. C'était un *portento* de sentiment et d'expression pathétique qui émerveilla son époque. Excepté à Gluck, il se crut toujours supérieur aux maëstri dont il consentait à chanter la musique et inspirait les effets vocaux qu'il voulait tirer d'une partition. Sa beauté féminine égalait son génie lyrique ; Burney dit que ses gestes eussent été d'excellentes études pour un statuaire ; il complétait par ses mouvements corporels ceux de la musique qu'il interprétait ; sa démarche obéissait aux mêmes nécessités de mesure et de rythme que la mélodie ; il était comme une poésie animée. Il suscita bien des passions amoureuses qu'il ne fut pas pour lui question de satisfaire ; aucun mari jaloux ne lui perça le sein, et il ne se trouva menacé d'exil par aucun frère de princesse électorale trop sensible. Cependant, une romancière anglaise s'est éprise récemment du souvenir de Guadagni, et elle a écrit, en novembre 1895, qu'à une représentation d'*Orphée*, à Rome, elle oublia les arbres de carton et les rochers de bois de la méchante scène italienne, et vit le contraltiste Guadagni lui apparaître, fantôme humain et peut-être tangible, en tous cas entendable, dans une évoquée vallée de Thessalie, composée du bruissement des violons, des échos du hautbois et des notes fraîches, jeunes, souples et sonores de la voix orphique.

On a évoqué récemment tous les *Orphées*, depuis celui de Monteverde jusqu'à celui d'Offenbach, depuis le Civilisateur par la musique jusqu'aux chienlits d'un enfer de rigolade. Mais on a oublié le premier des premiers, l'opéra d'avant les opéras, même avant Rameau et Lulli.

Si vous voulez bien feuilleter la poudreuse *Gazette* de Théophraste Renaudot, vous trouverez, à la date du 8 mars 1647, le premier feuilleton de critique musicale qui ait paru en France ; il rend compte, en treize pages de texte, de la représentation de l'*Orfeo* de Luigi Rossi que, pour complaire à la reine, Mazarin avait fait monter et équiper au Palais-Royal par une troupe de chanteuses et de machinistes italiens. Le bon gazetier, inventeur du journalisme, déclara que la France ne l'emportait pas moins aux exercices de la paix qu'aux jeux de la guerre, et que la preuve de cette supériorité sur toutes autres nations s'en affirmait dans la représentation d'*Orphée*. La désignation des tableaux ne s'énumère pas sans agrément ; ainsi le prologue annonce la prise d'une place-forte où *deux troupes combattent pour montrer qu'elles ne sont pas d'accord*. Le chroniqueur signale ensuite que la Victoire descend des cieux, et que nul spectateur ne peut discerner comment cette déesse peut rester si longtemps suspendue en l'air avec son char et y chanter immobile des airs mélodieux en l'honneur des armes du roi et de la sagesse de la reine. Au deuxième tableau, le père des soiristes signale un bocage « dont l'étendue et la profondeur semblent surpasser plus de cent fois l'étendue et la profondeur du théâtre. » Le livret promet au quatrième tableau « des jardins à perte de vue » ; au neuvième, « un désert affreux avec tremblement de terre ! » Au dixième tableau, l'arrivée d'Orphée aux enfers suscitait un ballet où les jolies danseuses avaient adopté la forme de bucentaures, de tortues et d'escargots ; mais au onzième, Vénus apparaissait dans une conque marine, environnée de tous les personnages que Richard Wagner lui donna plus tard comme compagnie dans la scène du Venusberg, de *Tannhæuser*. Au douzième et dernier tableau, représentant l'Olympe, Jupiter dominait l'apothéose dans les cieux fulgurants, ce qui prouve que les finales féeriques de 1905 étaient déjà en usage en 1647. D'ailleurs, les changements de tableaux s'effectuaient à vue, et la *Gazette* précise que les spectateurs doutaient s'ils ne changeaient pas eux-mêmes de place ou s'ils ne se croyaient pas dans le théâtre *versatile* de Pompéi. Cette attestation nous apporte une idée brillante de la machinerie théâtrale à l'époque de la neuvième année de Louis XIV !

Au point de vue musical, Renaudot écrit que l'on ne rencontre pas dans l'*Orfeo* de Luigi Rossi cette conformité de chants qui lasse les esprits, mais un admirable artifice de diversification, la musique s'appropriant aux paroles et n'exprimant pas moins spécialement l'allégresse que la douleur. Cette appréciation nous démontre que l'on était fort avancé en 1643 ; tout a été à recommencer un siècle et quart plus tard avec Gluck, puis, après un nouveau plongeon, un siècle encore plus tard, avec Wagner.

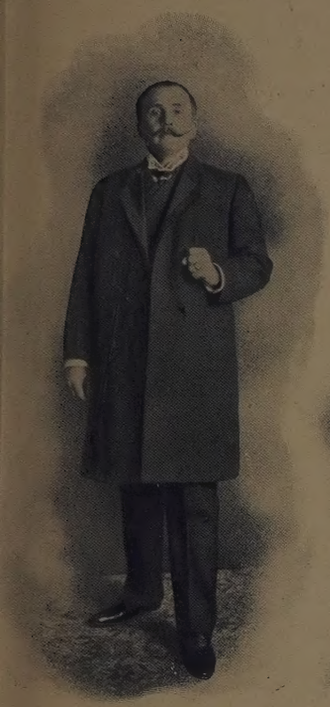
Luigi Rossi appartint à cette époque éblouissante de l'art italien qui eut Rome et Venise pour foyers, et Cesti, Cavalli, Carissimi comme dictateurs ; il fut le premier grand-maître de la période romano-vénitienne du XVIIe siècle. Il vint se faire consacrer grand homme à Paris comme les rois de France allaient se faire sacrer à Reims. Il est bien regrettable que la partition de cet *Orphée* soit perdue.

C'est à l'*Orphée* de Gluck que, pour la première fois, la harpe sonna dans l'orchestre ; elle y remplaça le clavecin d'accompagnement. Si l'auteur du livret avait mis un violon entre les mains d'Orphée, le public aurait exigé que Legros lui-même jouât de cet instrument. On lui pardonna de ne pas savoir gouverner une lyre antique et l'on permit qu'une harpe suppléât au *barbiton* des anciens temps. Il faisait semblant de jouer de l'instrument qu'un symphoniste faisait sonner à l'orchestre. Mais, en 1780, on préféra, pour éviter la petite supercherie, confier le rôle d'Orphée à un harpiste !

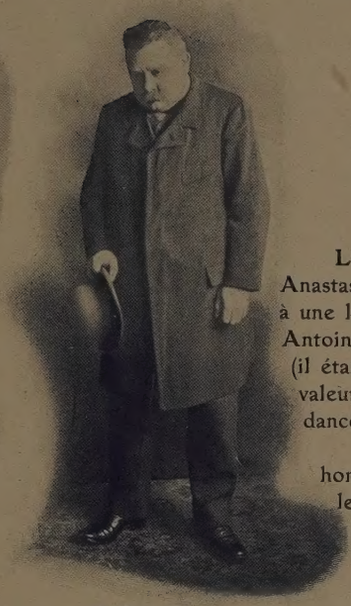
LA FLUTE DÉSENCHANTÉE.

Au Théâtre-Antoine

LES AVARIÉS — POIL DE CAROTTE



M. Mosnier
(le Docteur).



M. Degeorge
(un Père).

L'avant-première des *Avariés* remonte à novembre 1901. En ce temps-là, Anastasie s'étant montrée récalcitrante, ce ne fut pas à une représentation mais à une lecture du drame de M. Brieux que nous convia la direction du Théâtre-Antoine. L'auteur avait voulu que le public spécial invité pour la circonstance (il était à la fois intelligent et très mélangé), fut à même de juger, non la valeur littéraire, qui n'était pas en cause, mais le caractère et les tendances de son œuvre.

La censure ayant désarmé, les *Avariés* ont eu enfin les honneurs d'une première représentation en costumes et dans les décors. Et le rideau s'étant levé, voici le prélude qu'a détaillé M. André Antoine avec une simplicité qui n'excluait pas l'émotion.

« Mesdames, Messieurs,

« L'auteur et le directeur ont l'honneur de vous prévenir que cette pièce a pour sujet l'étude de la syphilis dans ses rapports avec le mariage. Elle ne contient aucun sujet de scandale, aucun spectacle répugnant, aucun mot obscène ; et elle peut être entendue par tout le monde, si l'on croit que les femmes n'ont pas absolument besoin d'être sottes ou ignorantes pour être vertueuses. »

Ainsi prévenu, le public, où les femmes étaient en nombre — et elles ont écouté gentiment, presque innocemment, dans la tranquille attente des bonnes bourgeoises qui vont s'instruire aux conférences du Grand-Palais ou des Universités populaires, — a vu se dérouler sans bruit, sans scandale les trois actes de la causerie sociale et médicale de M. Brieux. La pruderie, la pudibonderie qui caractérisent toutes les collectivités (chaque individu si gangrené soit-il au physique ou au moral, s'associe au limpide état d'âme de la foule), n'a pas été mise à l'épreuve un seul instant. Les *Avariés* sont un drame simpliste, très chaste dans ses développements logiques, et qui ne tombe même pas dans la pornographie technique du vocabulaire spécial. Le Mal, le terrible mal dont la flore s'épanouit au musée Dupuytren, n'y est désigné que par de vagues périphrases qui enguirlanderaient aussi bien le spectre du choléra ou celui de la fièvre jaune. Quant au développement des actes, il est méthodique et intéressant.

Mme Van Doren
(l'Épouse).

Mme Grumbach (la Mère).

M. Léon Bernard
(l'Avarié).

Premier Tableau. *Chez le Docteur.* — Tous les personnages sont anonymes et symboliques ; ils s'appellent : l'Avarié, le Beau-Père, la Mère, la Nourrice, l'Épouse, etc. L'examen vient d'être terminé ; le client interroge, anxieux ? Le médecin dénonce et d'ailleurs ne nomme pas la maladie innommable ! Désespoir du patient, lequel commence par déclarer qu'il n'a plus qu'à se brûler la cervelle. L'éminent spécialiste hausse les épaules. Tous les malades ont la même crise de nerfs après révélation du fâcheux diagnostic. Mais il y a mieux à faire que de se tuer ; on revient à la raison ; on prend l'ordonnance ; on court chez le pharmacien ; on se soigne et l'on guérit.

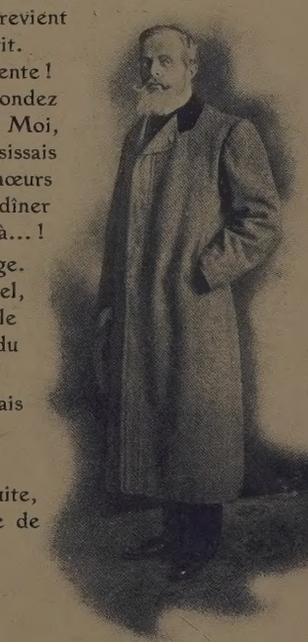
— Mais, docteur, murmure l'inconsolable avarié, il n'y a donc pas de justice immanente ! Je suis le dernier auquel dut arriver un pareil accident. Ne me confondez pas avec ces débauchés, ces noceurs qui vont au-devant du fléau. Moi, je n'ai jamais eu que des maîtresses de tout repos. Je choisissais les femmes de mes amis, quand je les savais sains et de mœurs régulières. Je ne me suis laissé entraîner qu'une fois, après le dîner d'enterrement de ma vie de garçon. Et il a fallu que ce fut là... !

— En effet, répond le docteur, il n'en faut pas davantage. Mais maintenant écoutez-moi. Ce qui vous arrive est naturel, normal ; cent mille parisiens que vous voyez déambuler sur le boulevard ont éprouvé le même accident. On s'en tire avec du soin, de la patience, un traitement prolongé.

— Mais, docteur, je n'ai pas le temps d'attendre, je vais me marier !

— Dans quatre ans, vous le pourrez, pas avant.

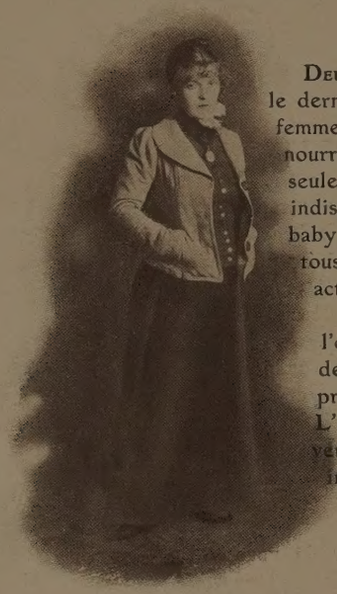
— Quatre ans !... Il faut que je me marie tout de suite, j'ai besoin de la dot de ma femme pour payer ma charge de notaire. J'ai signé des billets.



M. Desfontaines
(le Beau-Père).

Clichés Rev. Théât.

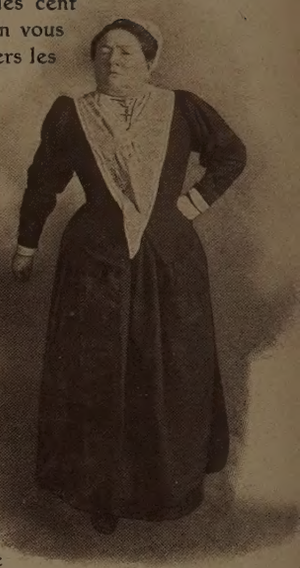
— Tout cela ne me regarde pas, répond le spécialiste (et même un peu longuement, en homme dont les cent mille syphilitiques du pavé parisien n'assiègent pas l'antichambre). J'ai fait mon devoir ; faites le vôtre. En vous mariant dans l'état où vous êtes, vous commettriez un crime abominable : crime envers l'épouse, crime envers les malheureux rejetons qui naîtraient de vous. Je vous laisse avec votre conscience.



Mlle Jeanne Lion
(une Fille).

Deuxième Acte. *Chez l'Avarié.* — Ce n'est pas la conscience du malade qui a eu le dernier mot. Il s'est marié six mois après la consultation, blanchi, non guéri. Sa femme est charmante ; il l'aime ; ils sont heureux. Un enfant est né qu'on a mis en nourrice à la campagne. Mais tout à coup, la mère de l'Avarié survient et veut rester seule avec son fils. Appelée par dépêche chez la nounou villageoise pour une indisposition de l'enfant, elle a vu le médecin du pays, qui a constaté sur le baby et la nourrice les prodromes de la terrible maladie. Elle les a ramenés tous les deux et fait demander d'urgence un grand spécialiste (celui du premier acte).

Il arrive, reconnaît son ancien client, lui dit de dures vérités, exige qu'on mette l'enfant au biberon. La grand-mère proteste, puis se résigne à supplier la nounou de rester comme nourrice sèche. Mais la villageoise, d'abord tentée par une forte prime, prend peur en apprenant la nature du mal et demande à partir avec indemnité. L'Avarié s'emporte, la jette dehors, mais avant de partir, elle crie brutalement la vérité. L'épouse l'entend et s'évanouit. Le rideau tombe sur la perspective d'une instance en divorce.



Mme Miller
(la Nourrice).

Troisième Acte. *La clinique du docteur à l'hôpital.* — Le beau-père de l'Avarié, un député rural, vient trouver le médecin et lui raconte son désespoir, déclare qu'il veut brûler la cervelle à son gendre ; le docteur essaie de le calmer :

— Certes, votre gendre est coupable. Mais est-il le seul coupable ? N'est-il pas lui-même victime du sot préjugé qui transforme les avariés en parias, en maudits, prisonniers de leur misère, n'osant pas confier leur mal à personne, pas même aux médecins et allant chercher des remèdes désastreux chez les empiriques ? Cette maladie n'est qu'un accident, comme toutes les autres : organisons la prophylaxie.
Vous êtes là, au bout du pont de la Concorde, trois ou quatre cents députés qui ne vous occupez que de faire tomber les ministères. Songez plutôt à l'humanité souffrante.

Et pour convaincre le parlementaire, l'éminent spécialiste fait défiler devant lui sa clientèle d'hôpital. C'est une ouvrière que son mari a contaminée ; c'est une fille de beuglant tombée au trottoir, ramassée sur la voie publique, reconnue malade à Saint-Lazare, renvoyée mal guérie et qui, pour se venger du mal, répand autour d'elle l'affreuse maladie ; c'est le père d'un lycéen, qui, à quinze ans, s'est laissé surprendre par la contagion :

— Vous voyez, conclut le docteur, le mal est universel. Il plane sur la race ! Et convenez avec moi que, la veille du mariage, au lieu de deux notaires ce sont deux médecins qu'il faudrait mettre en présence. La suprême garantie de l'hygiène sociale, c'est le certificat médical.

M. Antoine a sobrement monté cette œuvre impressionnante déjà jouée à Bruxelles et à Liège. Il tient en personne, simplement, dignement, le rôle du directeur de théâtre qui débite le prélude avertisseur. M. Mosnier a de l'autorité et de la conviction dans l'emploi du spécialiste prédicant. M. Léon Bernard est très nature en avarié benêt et timoré. Les quatre principaux rôles féminins sont bien tenus par Mmes Van Doren, épouse à la fois chaste et contaminée, Mlle Jeanne Lion, réaliste gigolette de Saint-Lazare, Mme Miller, nounou villageoise d'une extraordinaire vérité réaliste et Mme Grumbach (la mère), de belle allure tragique dans ce drame bourgeois.

M. Antoine
(M. Lepic).

Mlle Ellen Andrée
(Mme Lepic).

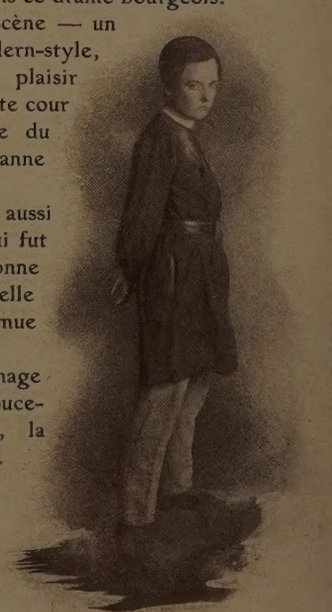
Poil de Carotte.

Si les *Avariés* ne prêtent pas à la mise en scène — un cabinet de consultation, une salle à manger modern-style, laquée blanc — en revanche, on a revu avec plaisir le très joli décor de *Poil de Carotte*, et dans cette cour de manoir bourgeois, une nouvelle interprète du même chef-d'œuvre de M. Jules Renard, Mlle Jeanne Lion.

Son androgynat n'est peut-être pas aussi complet que celui de Suzanne Després, qui fut un si admirable petit martyr de la tâtillonne barbarie d'une maman dénaturée ; mais elle a bien de la grâce et de la tendresse émue sous une couche de fausse sournoiserie.

Antoine compose toujours le personnage du vieux rentier provincial aigri, doucereux, empâté, avec la même sûreté, la même richesse de détails psychologiques.

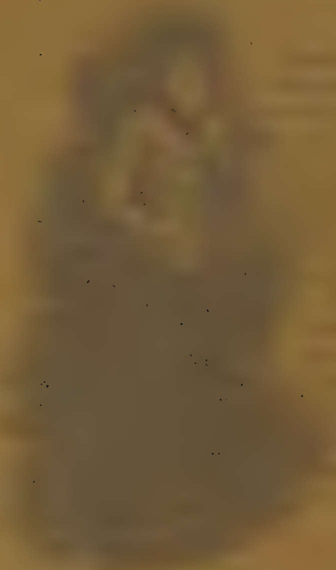
Camille LE SENNE.

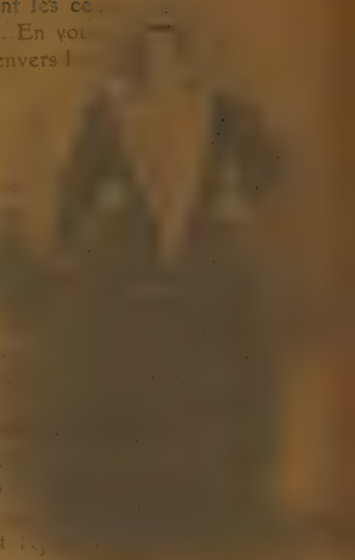


Mlle Jeanne Lion
(Poil de Carotte).

Clichés Rev. Théât.

— Tout cela ne me regarde pas, répond le spécialiste (et même un peu longuement, en homme dont les ce[illegible] mille syphilitiques du pavé parisien n'assiègent pas l'antichambre). J'ai fait mon devoir ; faites le vôtre. En vo[illegible] mariant dans l'état où vous êtes, vous commettriez un crime abominable : crime envers l'épouse, crime envers l[illegible] [illegible] avec votre conscience.





[illegible] l'Avarié. — Ce n'est pas la conscience du malade qui [illegible] marié six mois après la consultation, blanchi, non guéri. [illegible] aime ; ils sont heureux. Un enfant est né qu'on a mi[illegible]. Mais tout à coup, la mère de l'Avarié survient et veut [illegible] Appelée par dépêche chez la nounou villageoise pour [illegible] enfant, elle a vu le médecin du pays, qui a constaté sur [illegible] les prodromes de la terrible maladie. Elle les a rame[illegible] et fait demander d'urgence un grand spécialiste (celui du pre[illegible]

[illegible] reconnaît son ancien client, lui dit de dures vérités, exige qu'on [illegible] au biberon. La grand-mère proteste, puis se résigne à supplier la no[illegible] rester comme nourrice sèche. Mais la villageoise, d'abord tentée par une fo[illegible], prend peur en apprenant la nature du mal et demande à partir avec indemn[illegible] [illegible]arié s'emporte, [illegible] dehors, mais avant de partir, elle crie brutalement [illegible] L'épouse [illegible] et s'évanouit. Le rideau tombe sur la perspective d'une [illegible]

TROISIÈME ACTE. *La clinique du docteur à l'hôpital.* — Le beau-père de l'Avarié, un député [illegible], vient trouver le médecin et lui raconte son désespoir, déclare qu'il veut brûler la cervelle à [illegible] gendre. Le docteur essaie de le calmer :

— [illegible] votre gendre est coupable. Mais est-il le seul coupable ? N'est-il pas lui-même victime du sot préjugé qui transforme les avariés en parias, en maudits, prisonniers de leur misère, n'osant [illegible] ? [illegible]die n'est qu'un accident comme toutes les autres : organisons la prophylaxie. [illegible] là, au bout du pont de la Concorde, trois ou quatre cents députés qui ne vous occupez que de faire tomber les [illegible]. Songez plutôt à l'humanité souffrante.

[illegible] pour convaincre le parlementaire, l'éminent spécialiste fait défiler devant lui sa clientèle d'hôpital. C'est une ouvrière [illegible] contaminée ; c'est une fille de beuglant tombée au trottoir, ramassée sur la voie publique, reconnue malade à Saint-Lazare, renvoyée mal guérie et qui, pour se venger du mal, répand autour d'elle l'affreuse maladie ; c'est le père d'un [illegible], qui, à quinze ans, s'est laissé surprendre par la contagion ;

[illegible] Et convenez avec moi que, la veille du mariage, au lieu de deux notaires ce sont deux médecins qu'il faudrait mettre en présence. La suprême garantie de l'hygiène [illegible], c'est le certificat médical.

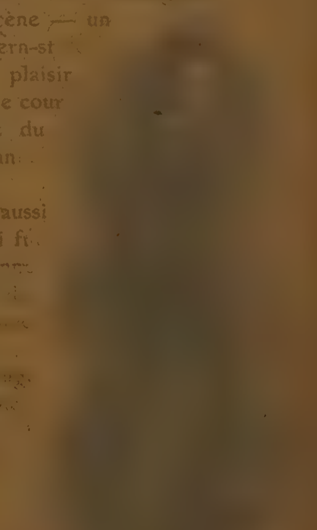
[illegible] monté cette œuvre impressionnante déjà jouée à Bruxelles et à Liège. Il tient en personne, sim[illegible] le rôle du directeur de théâtre qui débite le prélude avertisseur. M. Mosnier a de l'autorité et de la [illegible] l'emploi du spécialiste prédicant. M. Léon Bernard est très nature en avarié benêt et timoré. Les quatre [illegible] féminins sont bien tenus par Mme Van Doren, épouse à la fois chaste et contaminée, Mme Jeanne [illegible] de Saint-Lazare, Mme Miller, nounou villageoise d'une extraordinaire vérité réaliste [illegible] Mme Grumbach (la mère), de belle allure tragique dans ce drame [illegible].

Si les *Avariés* ne prêtent pas à la mise en scène — un cabinet de consultation, une salle à manger modern-st[yle] laquée blanc — en revanche, on a revu avec plaisir le très joli décor de *Poil de Carotte*, et dans cette cour de manoir bourgeois, une nouvelle interprète du même chef-d'œuvre de M. Jules Renard, Mme Jean[ne] Lion.

Son androgynat n'est peut-être pas aussi complet que celui de Suzanne Desprès, qui fi[t] un si admirable petit martyr de la tatillon[ne] barbarie d'une maman dénaturée ; mais [illegible] a bien de la grâce et de la tend[resse] [illegible] sous une couche de fausse sou[illegible]

Antoine compose tou[illegible] du vieux rentier provin[cial] [illegible] reux, empâté, avec la [illegible] même richesse de détails [illegible]

(Mme Lepic).



M^lle G. DERMOZ. M^me DE RAISY. M^lle IDA BRASSY.

Dans *Dionysos*.

VAUDEVILLE

LA RETRAITE

Nous sommes loin du temps où les dispositions du parterre se modifiaient suivant les latitudes ; il n'y a maintenant qu'un public dans le monde entier. Que le succès parte de Vienne ou de Paris, de Bruxelles ou de Berlin, il est vite international ; mais si les triomphes se suivent, leurs causes varient. Rien de plus curieux au point de vue de cette constatation spéciale que la fortune de la *Retraite*, le nouveau spectacle du Vaudeville.

Joué pour la première fois le 29 octobre 1903 sur la scène du Lessing-Theater, ce drame de M. Frantz Beyerlein, un écrivain saxon, auteur d'un roman intitulé : *Iéna ou Sedan ?* qui pose avec netteté le problème de la décadence de l'armée allemande, a eu quatorze cents représentations de l'autre côté du Rhin, dans une ambiance gouvernementale très hostile. Un peu partout, les autorités ont interdit aux soldats les théâtres où l'œuvre était donnée. Les protestations assez violentes que les parias de l'armée germanique, les sous-officiers, y formulent contre la caste féodale détentrice des hauts grades passent chez nos voisins pour des attentats à l'organisation militaire. Eh ! bien, cette *Retraite*, considérée là-bas comme si révolutionnaire que, pour y avoir assisté avec quelques camarades, le kronprinz s'est vu infliger huit jours d'arrêts tandis que ses amis — reconnaissez ici la justice distributive des cours — étaient envoyés en disgrâce dans les garnisons les plus lointaines, cette subversive et anticaporaliste *Retraite* s'est imposée au public parisien moins par les théories égalitaires qu'elle contient que par les épisodes, de tout premier ordre, où s'affirme le triomphe de la discipline.

La Retraite. — 1er Acte.

M. Louis Gauthier (Helbig). M. Lérand (Volkhardt). M. Aussourd (Queiss).

On a suivi avec intérêt la polémique spéciale à la constitution de l'armée allemande, on s'est associé aux attaques contre l'esprit de caste, mais ce qu'on a surtout acclamé sur la scène du Vaudeville, ce qui a produit une impression poignante et décisive, ce sont les situations où le sentiment du devoir militaire l'emporte sur les pires tortures morales dans l'âme simpliste du sous-officier Volkhardt.

Cette transposition d'effets s'accuse à chaque acte de la *Retraite*, qui en compte quatre. Au lever du rideau, nous sommes dans le poste-caserne d'un petite ville rhénane voisine de la frontière. Le maréchal des logis Volkhardt converse avec un des officiers du régiment de uhlans, le capitaine de Bannewitz. On parle du rapport et aussi de la prochaine mise à la retraite de Volkhardt, au service depuis trente-trois ans. Pour le vieux galonné, qui a dans le sang l'amour du drapeau — ici se place la première scène applaudie à toutes mains, — ce serait la mort sans phrases, s'il n'espérait être dignement remplacé par son fils d'adoption, le sous-officier Helbig, qui revient de l'École de Hanovre pour épouser sa fille Claire. Mais, seule femme logée dans le poste, Claire n'a pas eu de peine à tromper la vigilance, d'ailleurs intermittente, de son père. Elle est la maîtresse du beau lieutenant Lauffen, et quand Helbig lui rappelle leurs fiançailles, elle se dérobe avec une répugnance assez manifeste pour que le brave garçon attribue des dessous sérieux à cette lubie féminine.

La Retraite. — IIIe Acte.

M. Joffre (1er conseiller). M. Bertrand (major Pischke). Mlle Marthe Mellot (Claire). M. Gaston Dubosc (Cte de Lehdenburg). M. Lérand (Volkhardt). M. Aussourd (Queiss). M. Roger Vincent (de Lauffen). M. Louis Gauthier (Helbig).

Son camarade Queiss, qui a de bonnes raisons, des raisons conjugales pour être misogyne, le met sur la voie ; et, au crépuscule, après la retraite, — ainsi se justifie le titre de la pièce, — il voit Claire se faufiler dans l'appartement de Lauffen. Il frappe à la porte ; Claire se réfugie dans une alcôve ; les deux hommes sont en présence. Cette fois encore la discipline va jouer le rôle capital, admirablement précisé, jusqu'au court moment où les révoltes de la passion briseront le joug de la servitude militaire. « Très respectueusement », le sous-officier adjure le lieutenant de respecter la fille du vieux Volkhardt, qui a été le compagnon d'armes de son père ; « très respectueusement » il supplie, il implore. Le lieutenant se trouble, puis s'exaspère ; un corps-à-corps s'engage. Lauffen blesse Helbig d'un

Clichés Paul Boyer.

coup de sabre à la tempe, puis fait arrêter par le sous-officier de service le subordonné coupable de voies de fait envers son supérieur. Helbig ne cherche pas à résister. Le règlement doit être obéi.

Le troisième acte nous conduit devant le conseil de guerre. C'est la mort pour Helbig si des circonstances atténuantes ne ressortent pas de l'examen des faits. Or, il met son agression sur le compte de l'ivresse et Lauffen attribue à la même cause, sans valeur devant la loi allemande, la poussée impulsive, le « coup de folie » du sous-officier. Les deux rivaux sont d'accord pour sauver Claire ; héroïsme chevaleresque de part et d'autre : c'est le peloton d'exécution pour Helbig, et ce sera pour Lauffen, à qui le conseil va déférer le serment, la dégradation et les travaux forcés s'il est convaincu de faux témoignage. La Gretchen du poste-caserne n'accepte pas ce double sacrifice. Elle sauvera son ancien fiancé et surtout son amant (l'observation est d'un excellent réalisme) en confessant sa faute devant le conseil de guerre. Volkhardt, présent à l'audience, se dresse alors et se précipite vers Lauffen. Queiss l'arrête violemment. Il y aurait là un quasi flagrant délit, un nouveau cas de poursuite si l'un des juges, le capitaine de cuirassiers blancs, comte de Lehdenburg, — c'est la plus belle scène du drame, celle qui a donné aux invités du Vaudeville l'impression la plus poignante, — n'intervenait avec une rudesse paternelle: « Messieurs, dit-il aux conseillers, le pauvre homme vient d'avoir une syncope ; mais rassurez-vous, il va se remettre. » Et, s'adressant à Volkhardt : « Allons, maréchal des logis, soyons un homme! Rectifions la position ! »

Cl. Paul Boyer. *La Retraite.* — IV^e^ Acte.

M. Lérand (Volkhardt). M^lle^ Marcelle Mellot (Claire Volkhardt). M. Roger Vincent (Lieutenant de Lauffen).

C'est encore la discipline qui triomphe au dernier acte. Volkhardt est venu demander une réparation à Lauffen. Le hobereau refuse d'épouser la fille d'un bas-officier ; il ne saurait davantage accepter un duel avec le père qu'il a outragé. Volkhardt voit rouge et braque son revolver sur le lieutenant, mais Lauffen le regarde fixement, froidement ; l'obéissance est la plus forte. Claire, qui s'est jetée entre les deux adversaires, sera la seule victime de la rencontre. Elle expire aux pieds de Lauffen. Volkhardt dit le mot de la fin, simple et terrible : « Maintenant, monsieur le lieutenant peut encore appeler le sous-officier de service. »

La mise en scène de la *Retraite* est intimement liée à son interprétation, et M. Porel mérite les plus chaleureux éloges pour l'avoir si bien compris. En contrebalançant l'uniformité extérieure des emplois masculins par le choix heureux, la variété, adroitement contrastée des artistes, il a pu reconstituer l'ambiance du conseil de guerre, qui est le clou du drame, et donner à chaque rôle son relief à la fois physique et moral. Ce tableau du conseil est un petit chef-d'œuvre de simplicité, de précision, de perfection ! Dans la grande salle du poste-caserne, derrière une table couverte d'un tapis vert, sont réunis les conseillers : un colonel d'artillerie à encolure de reître, un major à face glabre, le fashionable capitaine de cuirassiers blancs, puis le ministère public et les officiers de moindre grade, tandis qu'à l'angle de la salle siège l'avocat d'Helbig, le lieutenant de Hovven. Aux murs, un crucifix et le portrait du kaiser. L'ensemble est extraordinairement réussi dans la minutieuse authenticité de ses détails réalistes. J'en dirai autant des deux autres décors : le bureau du maréchal des logis, dont les murailles sont garnies de tableaux de service encadrés des couleurs nationales, et la chambre de Lauffen, avec son pauvre luxe de garçonnière militaire : une armoire en pitchpin, une panoplie, des photographies de divettes, une carte de France.

M. Lérand, qui s'est fait un peu la tête de Guillaume I^er^ et beaucoup celle de François-Joseph, détaille avec sa maîtrise habituelle le rôle très lourd de Volkhardt. M. Gaston Dubosc met en pleine valeur le type le mieux caractérisé de la pièce, la silhouette élégante du capitaine de cuirassiers blancs. M. Joffre, en lourd colonel poméranien, M. Bertrand, simili-Signoret en simili-Moltke, M. Louis Gauthier, d'émouvante sensibilité en maréchal des logis Helbig, Aussourd, Baron fils, Monteaux, et un débutant de vrai tempérament scénique, M. Roger Vincent (Lauffen), Dauvillier, Vandenne, composent un tableau vivant et suggestif. Dans le seul rôle féminin, M^me^ Marthe Mellot est très personnelle, très prenante en Gretchen sentimentale et sournoise.

Ce drame austère, sec et rigide, demandait un lever de rideau faisant contraste par son éclat et sa gaîté mousseuse. Le *Bon Numéro*, de M. Barde, se passe en effet dans le décor chatoyant d'une vente de charité chez la baronne de Vaucresson, qui a confié ses petits comptoirs à un lot mélangé de mondaines et de cabotines. On s'agite beaucoup dans cette grande volière d'oiseaux des îles et de perruches haut emplumées ; on y papote, on y daube sur le prochain, et, à travers ces menus commérages, le jeune millionnaire Lucien Moustier, venu pour préparer un mariage de raison avec la titulaire du comptoir n° 9, héritière d'un gros sac, lit tellement à l'envers le numéro de la boutique qu'il flirte avec la vendeuse du n° 6, ingénue aussi exquise que désargentée, et finit par conclure des fiançailles d'inclination, voire de passion pure et désintéressée. C'est un rien, mais M^mes^ Marthe Régnier, très capiteuse en divette de café-concert, de Bray, Cécile Caron, Harlay de Frézia, soufflent avec belle humeur ces bulles de savon, et sur le fond de verdure se détachent Louis Gauthier, bonne pâte d'amoureux ; Dubosc, fêtard poivre et sel ; Joffre, Baron fils, Dauvilliers, amusantes silhouettes de fantoches.

Camille LE SENNE.

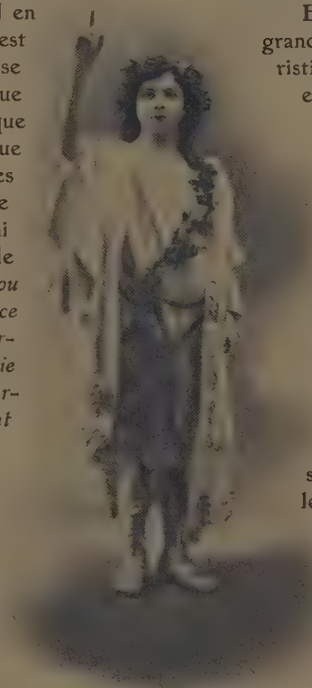
Dessin de A. Loir.

Le Bon Numéro.

Théâtre de l'Œuvre

DIONYSOS, tragédie lyrique de M. Joachim Gasquet; musique de scène de M. Léon Moreau, par l'orchestre Lamoureux, sous la direction de M. Chevillard.

Entre tous les genres théâtraux, la tragédie est le plus haut. Cette assertion peut choquer certains; cependant ils reconnaîtront, s'ils réfléchissent, qu'il existe une hiérarchie entre les œuvres humaines comme il en existe entre les facultés humaines. La difficulté est autre à établir une tragédie même mauvaise qu'une ordinaire comédie. La preuve en est que l'on trouve beaucoup plus de bonnes pièces que de bonnes tragédies. Pourquoi cela? Parce que la tragédie est le genre où l'on concentre toutes les perfections conceptibles : perfections de forme, de pathétique et de symbolisme. J'ai défini ailleurs, et je m'excuse d'être obligé de me répéter ici, la tragédie : *Dans son essence ou sujet, la tragédie représente les débats de la conscience humaine avec la loi divine ou les circonstances terrestres. Dans sa forme ou exécution, la tragédie montre une action nette et logique, à l'aide de personnages qui, quelle que soit leur condition, sont plastiquement beaux, d'une extrême dignité et s'expriment dans un langage élevé et poétique.* On conçoit les difficultés que doivent vaincre les poètes tragiques et de même leurs interprètes; aussi bien, sauf de rares exceptions, aucune interprétation de tragédie ne satisfait-elle celui qui sait les exigences de cet art.



Mme Carmen de Raisy (Dionysos).

La tragédie a une double origine. Elle fut d'abord, dans les sanctuaires d'Egypte et dans les sanctuaires helléniques d'Éleusis, de Samothrace ou de Delphes une parade sacrée dont le but était d'initier, sous une forme esthétique et voilée, les néophytes aux secrets hiératiques. A une certaine époque un culte étranger et de nature populaire s'introduisit en Grèce, qui emprunta pour ses cérémonies les modes employés dans les temples. Ce culte nouveau et populaire était celui de Dionysos, divinité venue de l'Inde. Elle s'adressait au peuple et lui offrait l'extase du vin, l'ivresse joyeuse, le bonheur par l'enthousiasme orgiastique comme le sacerdoce offrait à l'élite les extases, les bonheurs d'ordre moral ou intellectuel. Mais lorsque ce culte atteignit une expression littéraire, — la première fut le dithyrambe, hymne où se célébraient les aventures du dieu — le sacerdoce avait repris son empire et se servit de cette nouvelle chaire pour enseigner. Quand, par le génie de Thespis, d'Eschyle et de Sophocle, un art, la Tragédie, sortit de ce rite, il y eut entre ces inventeurs et les prêtres une lutte mémorable : Eschyle et Sophocle furent accusés de révéler les mystères éleusiniens. Ces mystères portaient sur la science de la nature et de la destinée humaine et, en effet, *Prométhée*, *Œdipe*, *Antigone* en exposent les plus typiques situations.

Euripide est, des trois tragiques grecs, le moins grand parce qu'au lieu de voir les cas humains caractéristiques et universels il n'a vu que des cas passionnels et individuels, quelquefois même des cas morbides. Dans une seule des œuvres qui nous sont parvenues il a tenté l'expression religieuse. Cette tragédie est celle des *Bacchantes*. Elle montre précisément la survenue du culte dionysiaque : l'accueil démocratique qui lui est fait et la résistance qu'opposent les pouvoirs établis au nouveau dieu. C'est cette œuvre qui a servi de base à M. Joachim Gasquet, pour son *Dionysos* où il a exprimé l'antagonisme de la tradition et de l'innovation.

Le sujet propre de *Dionysos* est le châtiment, par le dieu, de Pentheus, roi de Thèbes, lequel a tenté de s'opposer au nouveau culte. Dionysos s'est montré à Thèbes. Ici, comme dans l'Évangile, les femmes, sublimes intuitives, sont les premières fidèles. Agavé même, mère de Pentheus, a suivi les danses et les frénésies dionysiaques; mais Pentheus tient pour supercherie et démence l'enthousiasme qui trouble l'ordre de la cité. Kadmos, l'ancêtre et Tiresias le devin ont décidé, eux aussi, de revêtir les attributs rituels : comme la jeunesse, l'extrême vieillesse est plus proche des lumières originelles; la sagesse des caducs ressemble à l'intuition des néophytes. Pentheus s'indigne; il a ordonné que l'on saisisse le jeune étranger, car Dionysos s'est présenté sous les traits d'un éphèbe, prêtre du Dieu.

Mais qu'importe les chaînes dont le roi a chargé les mains de Dionysos, qu'importe ses colères, ses menaces? Dionysos d'un geste brisera les liens, rompra les murailles du palais royal, enchantera tous ceux qui l'entourent par la flamme de sa parole. Et Pentheus lui-même, peu à peu subit l'emprise; il souhaite participer à la bacchanale; le dieu le revêt des symboles et le livre à l'orgie.

Cette fatale soumission ne lui vaudra pas le pardon; car Pentheus n'a pas reconnu la force nouvelle, il l'a subie. C'est dans la bacchanale même, que Pentheus sera châtié : horreur! sa mère Agavé, dans le délire le prendra pour un jeune lion; aidée de ses compagnes elle le déchirera; un berger accourt en porter la nouvelle et quelques instants après, Agavé farouche, folle d'un triomphe insensé, paraît portant la tête du

Clichés Rev. Théât.

Mlle Loria. Mlle Brassy. M. Philippe Garnier (Kadmos). Mlle Dermoz. Mlle Delangz.

M. Philippe Garnier (Kadmos).

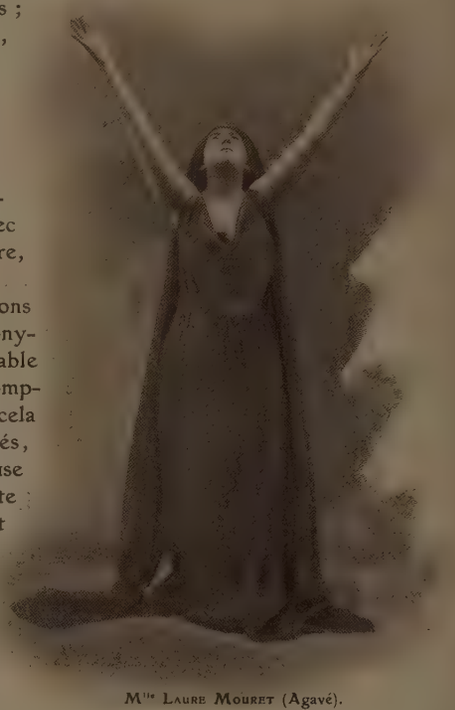
lionceau. Kadmos dessille ses yeux et la malheureuse mère, sanglotante, supplie Dionysos vainqueur, de pardonner, de rendre la vie aux restes de son fils. Mais Dionysos n'est pas accessible à la pitié : « les justes dieux ne pardonnent jamais ! » Ceux qui ont entravé la loi et la vérité doivent être châtiés. Cependant une mélancolie perce dans les paroles de Dionysos : il regrette cette obligation, et par là, M. Joachim Gasquet a indiqué la naissance du divin pardon que la Charité chrétienne instaurera.

Ce beau poème donne la version tragique et latine de l'aventure que Wagner présenta, bourgeoise et comique, dans les *Maîtres Chanteurs*.

La vieillesse de Sachs, comme celle de Kadmos et de Tiresias, prévoit ; ceux-ci défendent les Bacchantes qui sont allées au dieu comme Eva à Walther ; Pentheus et Agavé sont punis comme Beckmesser ridiculisé. Seulement le cas qui est dans Wagner plus spécial aux beaux-arts, est ici social, car Dionysos représente l'avènement démocratique, que M. Gasquet l'ait voulu ou non.

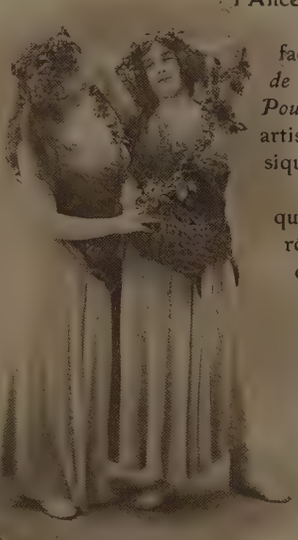
On a admiré dans cette tragédie la beauté du lyrisme : il y a chez M. Joachim Gasquet une rare faculté verbale et rythmique, une abondance d'images qui séduisent tous les lettrés. Mais comme ce jeune poète est entre ceux qui contribueront à la rénovation du théâtre poétique, il est bon de lui dire que le théâtre est régi par des lois spéciales : il exige une intrigue positive qui maintienne l'intérêt et un pathétique gradué et passionnel. Or, ceci manquait parfois à *Dionysos* ; l'action métaphysique, — l'essentielle, certes, mais perceptible seulement aux êtres de haute culture, — ne suffit à susciter l'émotion collective. Sous la trame symbolique doit exister une trame quasi anecdotique et capable d'émouvoir les simples.

Ainsi, comme jadis, le grand art théâtral aura ses significations successives ; ainsi, son action s'étendra, et il appartient à un poète d'esprit si haut et de forme si magnifique que M. Joachim Gasquet, de continuer à travailler ainsi qu'il a commencé par *Dionysos* avec un succès de haute nature, à un si bel effort.



Mlle Laure Mouret (Agavé).

Il y avait deux façons de tenir le rôle de Dionysos : ou bien en véritable divinité, rayonnante et somptueuse et il fallait pour cela d'extraordinaires facultés, ou bien en figure gracieuse et ironique ; c'est à cette seconde manière que s'est appliquée Mme Carmen de Raisy avec succès. Il faut mettre à part le très intelligent tragédien qu'est M. Philippe Garnier : dans son Kadmos, chaque vers, chaque mot, était lourd d'intentions et il a fait de l'Ancêtre une majestueuse et divine figure.



Mlle I. Loria (4e Bacchante). Mlle Y. Delange (2e Bacchante).

Dans Tiresias, M. Saillard a montré de vraies facultés tragiques ; après son Aligi de la *Fille de Jorio* et le docteur Ranke de *Maison de Poupée*, son Tiresias prouve qu'il est un des artistes sur qui doit compter le théâtre classique.

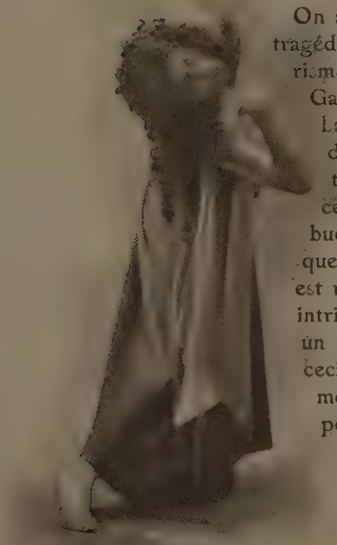
M. Froment a échoué dans Pentheus, ce qui n'est pas un très grave reproche, car le rôle est d'une extrême difficulté. M. Froment devra modérer le volume de sa voix.

Je relaterai ensuite le très vif et très mérité succès remporté dans le berger par M. Hervé, jeune tragédien d'avenir, au geste significatif, à la diction variée, et je signalerai Mlle Laure Mouret (Agavé) d'un beau tempérament, peut-être tragique, et parmi les Bacchantes : Mlles Dermoz, ardente et féline, Delange, charmante, et Brassy, très sincère.

M. Léon Moreau a écrit, pour *Dionysos*, une musique — ouverture, préludes et parties de support — que j'ai le regret de ne point goûter.

Il y a dans les supports quelques jolies mélodies, le reste est une mosaïque mal constituée, avec *Parsifal*, Debussy, Massenet même, et hélas des souvenirs forains.

Gabriel BOISSY.



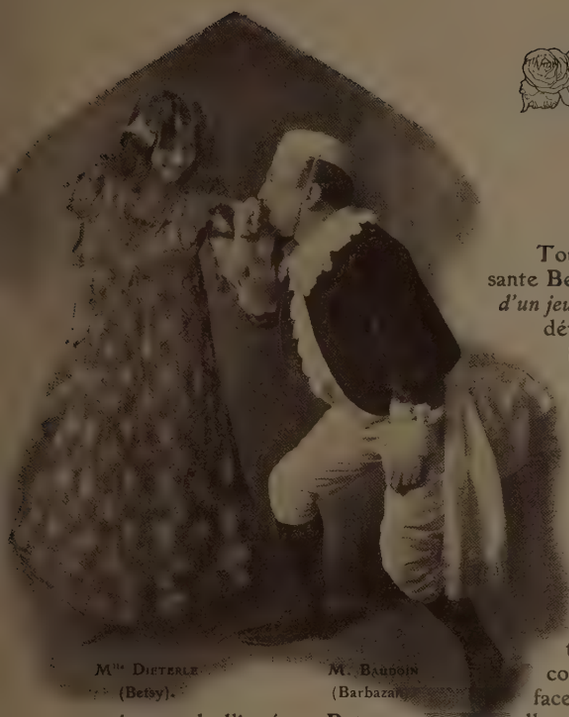
Mlle Jane Avril
(Bacchante dansant).

Clichés Rev. Théât.

La Petite Milliardaire

COMÉDIE-FANTAISISTE EN TROIS ACTES, DE MM. HENRY DUMOZ ET LOUIS FOREST

(Athénée, le vendredi 24 février 1905.)



Mlle DIETERLE (Betsy). M. BAUDOIN (Barbazan).

Tout le monde sait aujourd'hui qu'en cette *Petite Milliardaire*, il s'agit d'une ravissante Betsy américaine, fille du richissime trusteur Stanley Ross, qui renouvelle le *Roman d'un jeune homme pauvre* en filant le parfait amour avec le séduisant et dévoué Morain, français plein d'honneur et secrétaire de papa Stanley. Nul n'ignore qu'à la traverse de ce pur sentiment viennent se mettre les deux usuriers-brocanteurs israélites Kikewitch et Grunemann, qui fournissent au père Ross ses antiquités de pacotille et ses faux tableaux de maîtres, et dont chacun veut lui offrir un gendre de tout repos, le premier : un certain Ladislas, prince polonais ; le second : un sieur Barbazan, comte provençal. L'on est instruit des péripéties de cette lutte où les deux hommes d'affaires juifs se sont alliés contre l'ennemi commun, à condition de se partager en frères la commission que touchera celui dont le protégé aura palpé la dot de cinquante millions de dollars, après avoir épousé sa délicieuse titulaire. Enfin l'on connaît parfaitement quels obstacles Kikewitch et Grunemann accumulent contre le redoutable Morain, allant jusqu'à le mettre face à face avec la belle Cléo de Lancy, son ancienne maîtresse, en présence de l'ingénue Betsy, pour que celle-ci se figure que son flirt si aimable ne la recherche que pour son argent, ce qui se produit comme l'ont prévu ces vils machiavels du *conjugo*, qui verraient réussir leurs combinaisons méprisables, si Betsy ne trouvait pas le moyen de faire proclamer au susceptible Morain qu'il est prêt à la prendre sans le moindre douaire, et se charge de la rendre heureuse avec une chaumière et son cœur chevaleresque. Enfoncés, les tripoteurs de fleur d'oranger ! Heureux Morain, si plein de fierté désintéressée, à lui l'adorable Betsy, — et ses cinquante millions de dollars !...

Mlle CAVELL (Juanita). M. BEAUDOIN (Barbazan).

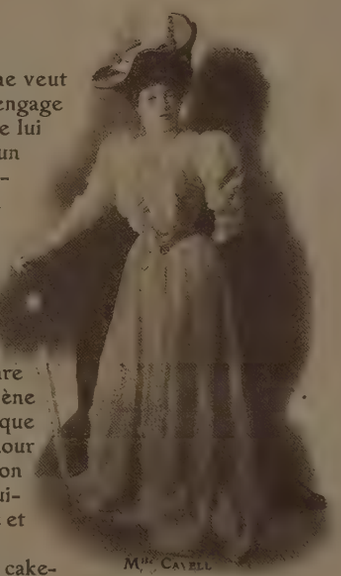
Cette histoire a été racontée partout. Mais l'on ne s'est guère appliqué à montrer toute la psychologie qu'en ont tirée MM. Dumay et Forest, ses auteurs. C'est sur ce point qu'il convient d'insister davantage, à présent que l'affabulation n'a plus rien d'obscur.

Ainsi, les deux collaborateurs ont parfaitement compris ce qu'a d'absorbant une fortune aussi considérable que celle de Stanley Ross. Un jour, le maître Théodore de Banville, songeant à ce qu'il appelait la *Pauvreté de Rothschild*, écrivait en s'apitoyant :

Il fait le compte, ô ciel ! de ses deux milliards,
Cette somme en démence !
Et si le malheureux s'est trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence !

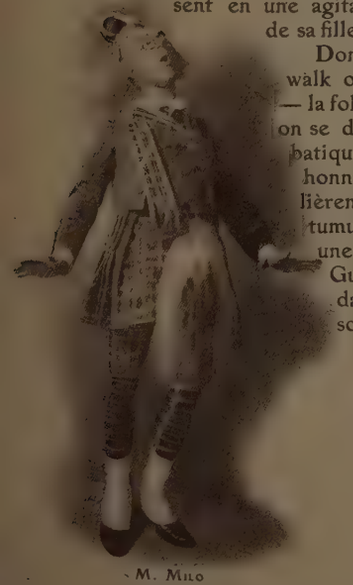
Mlle CAUMONT (Rozia). M. SERVAL (Le père).

Stanley Ross, lui, a d'autres occupations, mais non moins impérieuses. S'il ne veut pas subir une baisse de fonds, il est contraint à des opérations continuelles : il engage des millions de dollars par le téléphone, dont les demoiselles se gardent bien de lui répondre leur ironique : « Pas libre » ; il a devant la terrasse de son jardin un yacht toujours prêt à traverser l'Atlantique sur un ordre de lui ; il donne ses commissions de Bourse en déjeunant et parle d'affaires de railways tout en achetant à coups de chèques des châteaux historiques ou des moutons peints par Charles Jacque, en se réservant de faire ajouter sur la toile un chien et un berger, parce qu'il n'a jamais vu de troupeau abandonné à son libre arbitre. A toute minute il envoie une dépêche, ce qui ne lui permet pas un instant de perdre le fil... Du matin au soir, il est pris sans répit, sans trêve, sans arrêt... Il fait vivre son milliard, qui du reste le lui rend bien.



Mlle CAVELL (Juanita).

Voilà pour Stanley Ross. Pour sa fille, pour cette miss Betsy si attrayante, c'est un autre genre d'animation. Elle est sportive, elle, — sportive et sentimentale. Elle se promène au bras d'un lutteur turc, fait du yachting, court en obstacles sous une casaque de jockey, donne des bals de bébés aux grandes personnes, et parle d'amour en exécutant les plus difficiles exercices de la gymnastique. Comme à son père, la fortune lui a donné de l'énergie, de la force, qui se traduisent en une agitation perpétuelle. Et la fièvre du milliardaire et de sa fille gagne tout le monde qui gravite autour d'eux. Donnent-ils un bal costumé ? c'est bientôt un effréné cake-walk où leurs invités semblent entraînés par un vent de folie — la folie des richesses ! — Pour surprendre leurs conversations, on se cache, on se dissimule, les vieux brocanteurs juifs grimpent sur un portique acrobatique. Quand la famille polonaise du prince Ladislas arrive, ces Slaves honnêtes et besogneux manifestent une frénésie imprévue, particulièrement l'opulente Rozia, qui se livre à une mazurka aussi rude que tumultueuse... On dirait que la soif de l'or cause en tous ces êtres une espèce de traumatisme qui se résout en une danse de Saint-Guy générale... Ces résultats si saisissants ont-ils été constatés dans la vie réelle ? C'est parfaitement possible, et dans tous les cas ils sont d'un effet curieusement comique au théâtre.



M. MILO (Grunemann).

Mlle DIETERLE (Betsy). M. BULLIER (Stanley-Ross).

Les auteurs n'ont pas oublié non plus l'aveuglement spécial aux

Clichés Rev. Théât.

M. Bullier
(Stanley-Ross).

M. Leubas
(Le prince Ladislas).

rois de la richesse, qui ne s'imaginent pas qu'on puisse les tromper, eux qui paient sans marchander. Stanley Ross s'est fait bâtir là-bas un château composé de morceaux de manoirs historiques européens. Il affirme posséder la chambre où furent étranglés les enfants d'Edouard, celle où fut assassiné le duc de Guise, la salle à manger où François I^er^ soupa le soir de la victoire de Marignan, l'oratoire où Marie Stuart passa sa dernière nuit... Et le plus remarquable, c'est que personne ne révèle ses erreurs au Yankee infatué ; on le félicite de ses merveilles, on les envie sans y prêter foi, et les plus indépendants osent à peine s'en moquer... en les jalousant !

Que d'autres détails d'une psychologie aussi raffinée et moderne on pourrait relever en cette *Petite Milliardaire*, depuis le personnage de Juanita, la Brésilienne associée de Stanley Ross, qui sacrifie si volontiers son sac mirobolant à l'incandescence de son tempérament tropical — jusqu'à la façon si simple dont les prétendants, Ladislas et Barbazan, sont « grattés » par l'outsider Morain. Et comme les auteurs ont su différencier les deux premiers, donnant à l'étranger Ladislas une pleutrerie qui ne pourrait froisser notre amour-propre national, tandis qu'ils gratifiaient Barbazan d'une dignité, d'un héroïsme que l'on n'a peut-être pas suffisamment remarqué. N'est-ce pas lui, en effet, lui déchard, lui panné, qui a l'audacieuse franchise de dire à miss Betsy qu'il ne l'aime pas ! La voilà tout entière, la sincérité du gentilhomme, et quand elle s'est produite à la première, toutes les particules de l'aristocratique assistance ont tressailli !...

M. Milo
(Grunemann).

M. L
(Kike

Ainsi l'on voit combien, sous son apparence frivole, la *Petite Milliardaire* renferme de morale et de philosophie, de sarcasme et d'ironie modernes. Le nom même de Ross n'est-il pas une indication claire et précise ? C'est « la moelle dans l'os » de Rabelais, c'est la justification de ce propos de Théophile Gautier, disant que les vaudevillistes reflétaient les mœurs de leur époque cent fois mieux que les auteurs les plus sévères et les plus pathétiques.

Surtout quand ces vaudevillistes sont aidés par un directeur adroit comme l'est M. Abel Deval. S'il n'a pas voulu paraître dans sa nouvelle pièce, du moins l'a-t-il montée avec son habileté consommée, lui imprimant un mouvement irrésistible, l'encadrant en des décors fastueux et de la plus ingénieuse plantation. Sur ce point, le tableau du parc de Stanley Ross, au premier acte, mérite les plus complets éloges. Cet énorme château gothique et renaissance vu obliquement, avec la pièce d'eau qui le borde en réfléchissant ses pavillons et ses tourelles, fait penser à notre féerique Chenonceaux des bords de la Loire, où la duchesse d'Étampes « envoultait » François I^er^. Et le vaste salon du deuxième acte est le bien choisi pour la fête sardanapalesque du milliardaire, avec sa vue sur les hautes collines voisines qui s'illuminent de mille feux électriques à l'heure du souper. Et encore cette sorte de chapelle gothique du trois n'est-elle pas vraiment destinée à devenir le gymnase d'une jeune *sportswoman* actuelle ? Quel piquant symbole ! Là où jadis on tortura peut-être les mécréants, aujourd'hui une pimpante fille exerce ses forces et sa souplesse ! Aux chevalets, aux brodequins, aux maillets des bourreaux succèdent le portique, le trapèze, les anneaux de la bienfaisante gymnastique ! On ne saurait marquer d'un trait plus sûr la marche triomphale du Progrès.

A cette *Petite Milliardaire*, M. Abel Deval a fourni une remarquable interprétation, diverse et d'ensemble à la fois. Stanley Ross, c'est M. Bullier, excellent comédien, dont le visage entièrement rasé rappelle celui d'un Édison souriant. Il est prompt, décidé, tranchant, yankee des pieds à la tête, adorant sa fille et ne songeant qu'à elle, quand ses affaires le lui permettent. Et voici, pour former contraste, Kikewitch et Grunemann, les deux usuriers juifs, sous les espèces de MM. Levesque et Milo, le premier toujours artiste de composition, aussi fin qu'observateur, avec une tête remarquablement travaillée, où peut-être les lèvres et surtout les narines sont bordées d'un rouge quelque peu trop intense, — le second simiesque et nerveux, avec des ressouvenirs de Germain, son précurseur. Suivent immédiatement le prince Ladislas, dont M. Leubas a fait un type d'une originalité rare : qu'on imagine une sorte de Borusse nigaud et butor, d'une raideur de fusilier poméranien, que le moindre de ses mouvements ébranle tellement qu'on en voit trembloter les ailes de son panama, et qui marche comme un automate mal graissé ; — puis le comte de Barbazan, où M. Baudoin se montre si bellement méridional, marseillais au pur assent, chaleureux et roublard, emporté et sur ses gardes, sincère et à la coule, — jusqu'à la scène où il se livre avec franchise, et qu'il a jouée avec une indéniable autorité.

M^lle^ Templey
(Cléo).

Et pour Morain, le bien-aimé, celui qui donne à la *Petite Milliardaire* toute sa signification, M. Deval en a confié l'interprétation à M. Laumonier, qui fut le jeune premier applaudi de l'Odéon et de la Comédie-Française, et qui donne à l'ouvrage le cachet de belle tenue où s'en reconnaît le caractère de haute distinction.

Du côté féminin, il faut nommer à l'américaine M^lle^ Caumont, la brune et burlesque Polonaise Rozia, toujours aussi vivante et tumultueuse ; M^lle^ Cavell, l'effervescente Brésilienne Juanita, qui pratique l'art de toutes les suggestions, tant en son délicieux corsage — habit ciel d'avril sur jupe de chantilly neige — qu'en sa toilette de voyageuse en peau de gant suède pâle à revers de velours chamois, et aussi qu'en son costume de mousseline de soie anémone, avec incrustations de dentelle même ton souligné de velours ; mettez en ces fanfreluches des formes rebondies, surmontez le tout d'un visage attirant, aux yeux expressifs, et palpitez ! Puis c'est M^lle^ Marguerite Templey, la blonde suave que l'on connaît, qui dans sa robe de cluny blanc sur mousseline nil, avec son chapeau alluré d'un panache de plumes pastel, est si douce à contempler. Du brio, de la gaieté, et des dessous !... Ah ! des dessous dont elle profite pour défaillir, de manière à ce qu'on la délace, à ce qu'on découvre les vrais dessous des dessous juponneux... Un dégrafé de statue, des jambes de Diane chasseresse... Ah ! oui, qu'un beau désordre est un effet de l'art !...

M. Laumonnier
(Morain).

M^lle^ Dieterle
(Betsy).

Et enfin, M^lle^ Dieterle, la perle de l'écrin, la *Petite Milliardaire* du charme et du sourire, blonde comme les blés, spirituelle en diable, alerte comme un oiseau, et dont le frais et fripon minois est capable de faire courir tout Paris. Qu'elle est vive, froufroutante, papillonnante, dans le costume de drap blanc brodé d'ancres d'argent de la yachtswoman, la casaque de satin rose et nil du jockey, et surtout l'exquise poupée corail du bal des bébés, avec son Greeneway en démence, encadrant à miracle son fin museau rose et blanc, aux yeux pétillants de malice, aux lèvres affolantes ! Et joignez les épaules neigeuses les plus potelées, les bras d'albâtre les plus grassouillets... Elle est divine, et c'est peut-être parce qu'elle est impayable qu'on l'a faite tout de suite fille d'un milliardaire, selon sa valeur personnelle.

Théodore MASSIAC.

Clichés Rev. Théât.

LA REVUE DES CRITIQUES

La comédie dramatique de M. Adam Beyerlein, la *Retraite*, en sa qualité de pièce étrangères, devait se prêter, plus que toute, à la discordance des esprits ; il va de soi qu'elle n'y a pas manqué. Cependant, elle nous a valu cette singularité de produire à la fois de l'accord et du désaccord dans les jugements. C'est ainsi que tout le monde est d'accord sur l'intérêt que présente l'œuvre, sur sa valeur et sur la sobriété des moyens employés. Mais on se sépare sur l'appréciation des qualités de nouveauté, sur le sentiment de curiosité au point de vue des mœurs militaires allemandes, et sur l'interprétation.

M. Alfred Athis constate, dans l'*Humanité*, que « notre état d'esprit n'est pas le même que celui des spectateurs allemands, attendu que le fossé qui sépare la nation de l'armée est chez nous moins profond ». Il ajoute que « maints traits de mœurs nous paraissent grossis et que nombre d'allusions nous échappent ». De son côté, M. Adolphe Brisson dit que cette pièce « nous intéresse, non point parce que nous connaissons les mœurs qui y sont peintes, mais justement parce que nous les ignorons ». Or, M. Abel Hermant, dans un article paru dans le *Figaro* du 17 février et intitulé l'*Ame professionnelle*, écrit les lignes suivantes :

La pièce allemande qui se joue présentement sur le Théâtre du Vaudeville m'a étonné. Je pensais découvrir, sous des uniformes étrangers, des personnages militaires fort peu ressemblants aux nôtres : et ce sont les ressemblances qui m'ont frappé beaucoup plus que les différences.

Un peu plus loin, M. Abel Hermant explique sa pensée en ces termes :

L'âme militaire proprement dite ne m'a point paru, — si j'ose employer un aussi pédantesque adverbe, — spécifiquement allemande. Tout ce qui l'exprime ou la trahit, tenue, allure, physionomie, langage, argot, des façons même de parler, ou pour parler plus exactement, de blaguer (qui sont, d'ordinaire, choses si diverses d'un côté à l'autre d'une frontière), tout cela m'a donné une impression de déjà vu, de déjà entendu, m'a rappelé des souvenirs militaires personnels, par conséquent français.

M. Abel Hermant en conclut que si la différence constitutive des éléments ethniques subsiste, l'influence des professions semblables unifie ; et M. Hermant termine par ce souhait : « J'espère qu'il y aura toujours parmi les hommes mille façons d'être charmant et une seule d'être médecin ou soldat ».

M. Beyerlein. B 178. Cl. Rev. Théât.

En ce qui a trait à l'interprétation, il y a divergence de vues entre MM. Faguet et Brisson sur l'appréciation des qualités du débutant M. Roger Vincent, et sur le talent de M. Lérand. Voici ce qu'écrit M. Faguet à propos de M. Lérand :

Pour une fois, donnons des places, ça amuse. Au premier rang, M. Lérand, gêné dans son uniforme, mais d'une intensité d'émotion et de désespoir admirables, incroyablement beau, particulièrement au troisième acte.

M. Adolphe Brisson est d'un tout autre avis :

Quant à M. Lérand... je suis navré d'avoir à critiquer un si excellent artiste... Mais que vous dirai-je ? Il a mille qualités : l'art de la composition, la netteté, le goût, l'esprit de détail ; une seule lui manque : l'émotion.

En revanche, M. Adolphe Brisson est enchanté de M. Roger Vincent :

Et d'abord, je vous signale un débutant, M. Roger Vincent, qui a joué avec une sûreté et un tact remarquables le personnage de Lauffen ; il n'en a pas pallié les côtés désobligeants, il ne l'a pas rendu trop aimable ; c'était l'homme même.

M. Faguet, dans la liste qu'il dresse des interprètes, par ordre de mérite, assigne la *dernière* place à M. Roger Vincent.

... Puis M. Roger Vincent, maladroit, inexpérimenté mais chaleureux et tourmenté d'une façon intéressante dans le rôle de Lauffen, rôle du reste infiniment ingrat et difficile.

M. Joachim Gasquet.

Si les critiques ont différé d'avis au sujet de la *Retraite*, ils se sont en revanche trouvés complètement d'accord à l'égard des *Avariés*, de M. Brieux. A les lire tous, on croit être constamment en présence du même article. Tous les critiques dénient aux *Avariés* le titre de pièce. C'est un plaidoyer, disent-ils, non un ouvrage dramatique. Dès lors, selon eux, les soirs des *Avariés* sont comptés, car le public ne vient pas au théâtre pour entendre des conférences. Or, le plaisant de ce raisonnement est que chacun de ces critiques, pris en particulier, estimerait qu'une conférence faite par lui est fort bien à sa place sur le théâtre. A aucun d'eux il ne viendrait l'idée qu'il peut ennuyer le public en lui faisant une conférence. Et pourtant !... Mais sans nous arrêter à cet argument *ad hominem*, nous voudrions bien qu'on nous indiquât pourquoi un ouvrage doit perdre au théâtre tout intérêt parce qu'il a les apparences d'un plaidoyer.

Cl. Paul Boyer.

Le Prince de Monaco. M. Jules Massenet.

La proposition inverse devrait être également vraie. Un plaidoyer qui revêtirait une forme dramatique devrait être forcément ennuyeux. Le roman, tel que l'entend M. Paul Bourget, étant beaucoup plus une étude psychologique qu'un roman ne devrait pas être supportable, etc.... Il semblerait qu'à notre époque une œuvre puisse être jugée indépendamment de toute question de forme.

Ou elle est intéressante ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, elle le demeure en toute circonstance et en quelque lieu qu'elle se produise, car on ne peut que plaindre ceux qui ont besoin d'être à l'église pour apprécier une oraison funèbre ou un sermon de Bossuet, à la Sorbonne pour suivre avec fruit une leçon sur Pascal, alors cependant que bon nombre de dilettantes se délectaient dans un *cirque* à l'audition de symphonies de Beethoven et de fragments de *drames* lyriques de Wagner !

Je suppose le docteur Fournier faisant au théâtre une conférence sur le mal dont souffrent les avariés. Sa conférence serait déclarée dramatique, poignante, en raison des faits sur lesquels elle s'appuierait, et il se trouverait certainement un critique pour dire : « Il n'y aurait qu'à jeter sur la scène les faits tels que nous les a exposés le docteur Fournier, pour avoir un drame des plus palpitants ». Or, c'est justement ce que fait M. Brieux dans une pièce où il rejette de parti-pris tout élément d'invention imaginaire, toute fiction, et les critiques de lui reprocher aussitôt de ne point se conformer à la convention théâtrale. Décidément, même à notre époque qui se pique de libéralisme en matière d'art, les innovations, les tentatives en dehors des sentiers battus, ne sont guère mieux accueillies que jadis !

Cl. Varische Artico C.

M. Henri Cain.

Le *Dionysos*, de M. Gasquet, a été mieux traité par les critiques. M. Catulle Mendès, qu'il est toujours utile de consulter lorsqu'il s'agit d'un poète, s'exprime comme suit :

M. Joachim Gasquet expose au peuple, sous le symbole, j'allais dire : sous l'Espèce du Vin, la rénovation salutaire à la fois et désastreuse de la race humaine. A vrai dire, l'œuvre de M. Joachim Gasquet ne lui est très personnelle ni par l'action ni par l'idée ; non seulement il emprunte à l'extraordinaire et si troublant Euripide les principales scènes de son drame, mais il lui emprunte aussi le mythe dionysien d'un Christ-joie, d'un Christ-volupté, d'un Christ-épouvante. C'est sans doute une singulière façon d'être un poète français, révolutionnaire, du vingtième siècle, que d'imiter un poète grec, si révolutionnaire qu'il fût, né quatre cent quatre-vingts ans avant notre ère. N'insistons pas sur ce point. Hâtons-nous de dire qu'il y a, dans le poème de M. Joachim Gasquet, une grande force tragique, de superbes élans de passion, une vaste ouverture d'idéal. En outre, il se distingue par une très sonore magnificence verbale, où abondent les rythmes heureux, les éclatantes images, et à laquelle on ne saurait reprocher, je crois, que çà et là quelques « facilités » de rhétorique banale et quelques ressouvenirs de l'inspiration romantique ou du lyrisme parnassien. Somme toute, M. Joachim Gasquet, déjà estimé de tous les lettrés, nous est apparu ce soir comme un poète de réelle valeur.

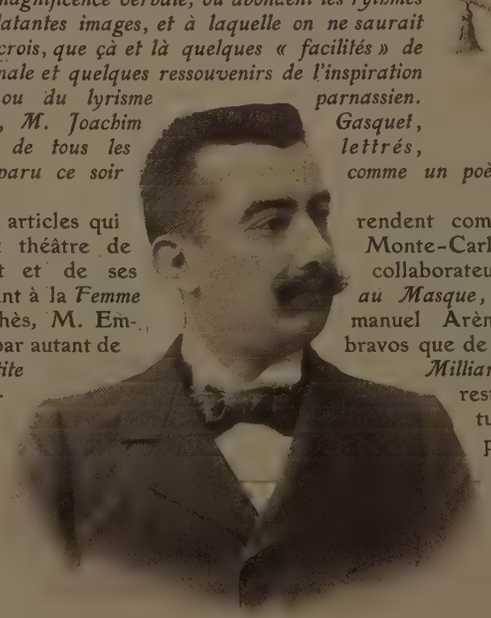
Cl. Paul Nadar.

M. Daniel Riche.

Les articles qui rendent compte de l'apparition de *Chérubin* au théâtre de Monte-Carlo chantent les louanges de Massenet et de ses collaborateurs.

Quant à la *Femme au Masque*, de MM. Daniel Riche et Léo Marchès, M. Emmanuel Arène nous dit qu'elle a été accueillie « par autant de bravos que de rires ». Enfin, en ce qui concerne la *Petite Milliardaire*, de MM. Henry Dumay et Louis Forest, les critiques constatent que, selon l'habitude au théâtre de l'Athénée, cette nouvelle pièce poursuivra une longue carrière, puisqu'ainsi le veut le Destin, pour tout ouvrage, quel qu'il soit, joué sur cette scène fortunée.

Albert DAYROLLES.



Cl. E. Pirou.

M. Léo Marchès.

Mlle DIETERLE
dans LE PETIT MILLIARDAIRE

Le Théâtre dans le Monde

La brise parfumée, d'oranger et de mimosa, qui nous arrive des côtes bleutées de la Méditerranée, nous apporte aussi la musique des grelots de « Monsieur Carnaval ».

Cl. Rev. Théât.

M. F. Weingaertner.

Alphonse Karr, ce grand amoureux de la flore, disait qu'on ne doit pas frapper une femme, même avec une fleur ! Il n'avait pas prévu que les charmantes créatures profaneraient ces joyaux multicolores de dame Nature, en s'en servant comme de projectiles dans des redoutes de plaisir, dans des bals. Si on danse en se battant avec des fleurs sous le ciel magique du Midi, on ne s'amuse pas moins à Paris, avant le carême. Chez la marquise de Moustier, second bal, plus brillant encore que le premier ; beaucoup de jeunes filles : d'abord M^lle^ de Clermont-Tonnerre, nièce de la marquise, puis, au hasard : M^lles^ de La Rochefoucauld, de Dampierre, de Noailles, de Mérode, etc., etc.

Matinée délicieuse chez la marquise de Brou, avec un programme consacré au compositeur Gabriel Fauré, qui est au piano. Particulièrement applaudis : M^me^ J. Raunay, M^lle^ M. Long, MM. Boucherit, Engelbert et Francis Thibaud. Remarqué, dans l'élégante assistance : Infante Eulalie, duchesse d'Uzès, princesse de Brancovan, comtesse Odon de Montesquiou, M^me^ Brunetière, M^me^ Madeleine Lemaire et sa fille, comte et comtesse de Reverseaux, M. et M^me^ Fournier-Sarlovèze, princesse Gérard de Lucinge, etc., etc.

Brillante matinée scientifique donnée par M^me^ F. Dussaud, tant applaudie à la salle Mors, quand elle a si délicieusement dansé dans la *Rencontre imprévue*, de Gluck.

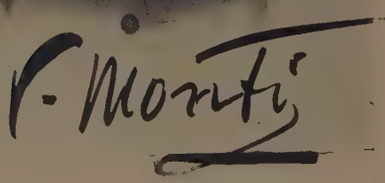
Une tasse de thé, de cinq à sept, chez la charmante M^me^ Boyer de Lafory et le docteur, qui réunissaient leurs amis pour la première fois depuis leur mariage. Beaucoup de succès pour la maîtresse de la maison, qui a fort bien chanté *Rose blanche*, de Missa, pour le violoniste Bachmann, M^lle^ Bureau, qui a bien dit une poésie d'Hélène Vacaresco, la très aimée roumaine et M^me^ Nancy-Vernet. Remarqué : M. Allary, directeur des Concerts de la Trompette, M. et M^me^ Etchépérestou, le docteur Grossart, M. Etchéverry, député, Challaye, etc., etc.

Cl. Cautin et Berger.

M^lle^ Boichin.

M^me^ Deville et le colonel ont donné une intéressante et très artistique soirée. Leur programme, particulièrement soigné, réunissait des noms aimés dans le monde des arts et des amateurs comme : M^me^ Brillaud de Laujardière, encore une fois exquise ; l'aimable maîtresse de maison, très charmeuse, a chanté, accompagnée par l'auteur, M. Monti, dont on a entendu et apprécié plusieurs jolies compositions. Puis c'est F. Weingaertner, ce maître du violon qui, dans sa *Romance* et *Après la Gavotte*, a enthousiasmé l'auditoire ; c'est Marguerite Achard qui fait résonner les cordes d'or de sa harpe sous ses doigts fins et délicats ; c'est M^me^ Müller qui accompagne M^lle^ Boichin, qui, élève de Dubulle et de M^me^ Chevillard, est devenue une artiste. Je remercie très sincèrement maître Weingaertner qui m'a si merveilleusement

Cl. Félicetti. — Rome.



accompagnée des poésies que j'ai dites, et sur lesquelles il a fait de remarquables adaptations pour violon seul ; le public, mieux que moi, a exprimé son admiration au grand artiste.

Remarqué, parmi de très nombreux invités : M. L. Geisler, l'aimable directeur de la *Revue Théâtrale*, et son précieux collaborateur le délicat artiste Maurice Couture, M. et Mme Rondet-Saint, M. et Mme Charles Oster, M. et Mme Brillaud de Laujardière, le colonel et Mme Mertian, capitaine Legrain, M. et Mme Paul Boulenger, Mme H. Boulenger, M. et Mlle G. Boyer, Mme et Mlles Laurenceau, Mme Rabusson, Mme Lecoupey de La Forest, Mme Coulombel, M. Max Jaunez, M. et Mme Laudron, Mme Proche, M. et Mlle Dailly, capitaine et Mme Labruyère, capitaine Fabre, capitaine et Mme Etiévant, capitaine et Mme Liège d'Iray, capitaine et Mme Cazalis, Mme Edeline, comte et comtesse Montureaux, de Nittis, etc., etc.

Cl. Rev. Théât

Mlle Achard.

Très brillants mardis au Cercle militaire. Particulièrement fêtées : Mmes Gautier Van Doughen, Anna Thibaud, Jane Labatoux et Suzanne Kubler, deux jolies danseuses de l'Opéra qui ont été charmantes dans *Amour et Peinture*, ballet de Bréban et Vanara. Très bien, Mlle D. Egasse et M. Volnys dans *Monsieur Phosphore*, de Ch. de Bussy. Sont rappelées : Mlles Roger, Fernande et Blanche Reboul, trois premiers prix du Conservatoire. Mlle M. Dublet, Mme de Bay et M. Vaudrey ont enlevé avec entrain une jolie petite comédie de M. M. Hubert-Montsalvy, intitulée : *Pour passer le temps*. Le dernier mot est particulièrement gracieux : pour passer le temps... ils s'aimeront simplement.

Réunion toute aristocratique pour l'ouverture du salon biennal de la Société des Amateurs, qui sont des artistes de premier ordre. On admire beaucoup les aquarelles de la reine Amélie de Portugal, les paysages et pastels du roi don Carlos, les tableaux de la duchesse de Chartres, de la princesse Waldemar de Danemark. La comtesse de Flandre expose des paysages, sa fille, la duchesse de Vendôme, des éventails, M. Fournier-Sarlovèze une superbe aquarelle et une statuette, la comtesse Pierre de Cossé-Brissac une très parisienne aquarelle, des vers de la duchesse de Rohan illustrés par le comte Brévern de La Gardie, et quantité de jolies œuvres. Quelques-unes rappellent les éblouissements floraux et la maîtrise des figures de Madeleine Lemaire.

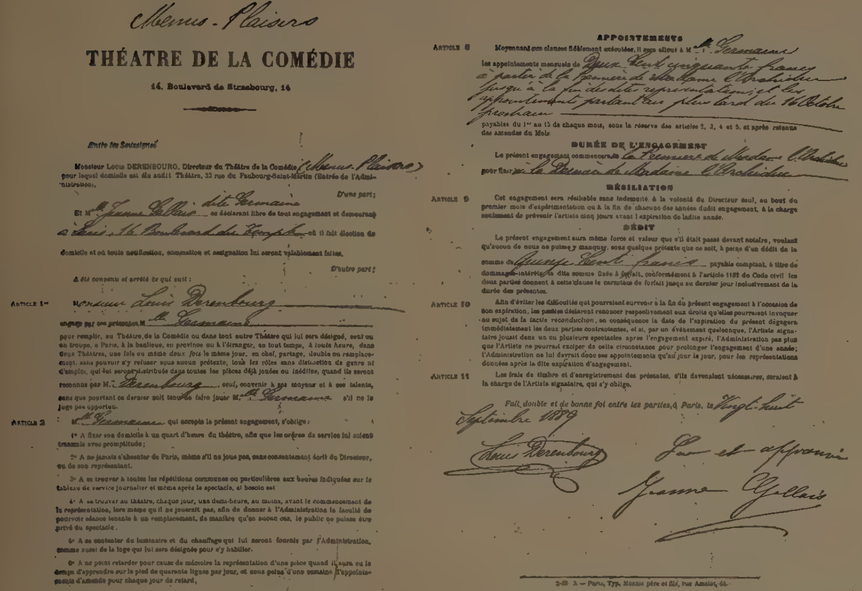
Cl Cautin et Berger.

Mlle Wanda Landowska.

A peine si je puis consacrer quelques lignes à la très intéressante Wanda Landowska. Son maître chéri est Bach, comme Schumann est l'idéal d'Eugénie Dietz. Landowska a voulu le baptême parisien. Cette artiste a un jeu d'une expression toute personnelle, une grâce spéciale et étrange.

Quand elle se présente dans sa gaine de velours noir, glissant sur le parquet plus qu'elle ne marche et qu'elle s'assied à son clavecin, elle évoque la vision d'une châtelaine de légende.

NANCY-VERNET.



Menus-Plaisirs

THÉATRE DE LA COMÉDIE

14, Boulevard de Strasbourg, 14

Entre les Soussignés

Monsieur Louis DERENBOURG, Directeur du Théâtre de la Comédie *(Menus-Plaisirs)* pour lequel domicile est élu audit Théâtre, 32 rue du Faubourg-Saint-Martin (Entrée de l'Administration),

D'une part ;

Et M*lle Jeanne Gallais dite Germaine* se déclarant libre de tout engagement et demeurant *à Paris, 16 Boulevard du Temple*, où il fait élection de domicile et où toute notification, sommation et assignation lui seront valablement faites.

D'autre part ;

A été convenu et arrêté ce qui suit :

ARTICLE 1er. M*onsieur Louis Derenbourg* engage par ces présentes M*lle Germaine* pour remplir, au Théâtre de la Comédie ou dans tout autre Théâtre qui lui sera désigné, seul ou en troupe, à Paris, à la banlieue, en province ou à l'étranger, en tout temps, à toute heure, dans deux Théâtres, une fois ou même deux fois le même jour, en chef, partage, double ou remplacement, sans pouvoir s'y refuser sous aucun prétexte, tous les rôles sans distinction de genre ni d'emploi, qui lui seront distribués dans toutes les pièces déjà jouées ou inédites, quand ils seront reconnus par M. *Derenbourg*, seul, convenir à ses moyens et à ses talents, sans que pourtant ce dernier soit tenu de faire jouer M*lle Germaine* s'il ne le juge pas opportun.

ARTICLE 2. M*lle Germaine* qui accepte le présent engagement, s'oblige :

1° A fixer son domicile à un quart d'heure du théâtre, afin que les ordres de service lui soient transmis avec promptitude ;

2° A ne jamais s'absenter de Paris, même s'il ne joue pas, sans consentement écrit du Directeur, ou de son représentant.

3° A se trouver à toutes les répétitions communes ou particulières aux heures indiquées sur le tableau de service journalier et même après le spectacle, si besoin est.

4° A se trouver au théâtre, chaque jour, une demi-heure, au moins, avant le commencement de la représentation, lors même qu'il ne jouerait pas, afin de donner à l'Administration la faculté de pourvoir séance tenante à un remplacement, de manière qu'en aucun cas, le public ne puisse être privé du spectacle.

5° A se contenter du luminaire et du chauffage qui lui seront fournis par l'Administration, comme aussi de la loge qui lui sera désignée pour s'y habiller.

6° A ne point retarder pour cause de mémoire la représentation d'une pièce quand il aura eu le temps d'apprendre sur le pied de quarante lignes par jour, et sous peine d'une semaine d'appointements d'amende pour chaque jour de retard.

APPOINTEMENTS

ARTICLE 8. Moyennant ces clauses fidèlement exécutées, il sera alloué à M*lle Germaine* les appointements mensuels de *Deux cent cinquante francs à partir de la Première de Madame l'Archiduc jusqu'à la fin des dites représentations, et les appointements partant au plus tard du 16 Octobre prochain* payables du 1er au 15 de chaque mois, sous la réserve des articles 2, 3, 4 et 5, et après retenue des amendes du Mois.

DURÉE DE L'ENGAGEMENT

Le présent engagement commencera *la Première de Madame l'Archiduc* pour finir *la Dernière de Madame l'Archiduc*

RÉSILIATION

ARTICLE 9. Cet engagement sera résiliable sans indemnité à la volonté du Directeur seul, au bout du premier mois d'expérimentation ou à la fin de chacune des années dudit engagement, à la charge seulement de prévenir l'artiste cinq jours avant l'expiration de ladite année.

DÉDIT

Le présent engagement aura même force et valeur que s'il était passé devant notaire, voulant qu'aucun de nous ne puisse y manquer, sous quelque prétexte que ce soit, à peine d'un dédit de la somme de *Quinze cent francs* payable comptant, à titre de dommages-intérêts, la dite somme fixée à forfait, conformément à l'article 1152 du Code civil les deux parties donnent à cette clause le caractère de forfait jusqu'au dernier jour inclusivement de la durée des présentes.

ARTICLE 10. Afin d'éviter les difficultés qui pourraient survenir à la fin du présent engagement à l'occasion de son expiration, les parties déclarent renoncer respectivement aux droits qu'elles pourraient invoquer au sujet de la tacite reconduction, en conséquence la date de l'expiration du présent dégagera immédiatement les deux parties contractantes, et si, par un événement quelconque, l'Artiste signataire jouait dans un ou plusieurs spectacles après l'engagement expiré, l'Administration pas plus que l'Artiste ne pourrait exciper de cette circonstance pour prolonger l'engagement d'une année ; l'Administration ne lui devrait donc ses appointements qu'au jour le jour, pour les représentations données après la dite expiration d'engagement.

ARTICLE 11. Les frais de timbre et d'enregistrement des présentes, s'ils devenaient nécessaires, seraient à la charge de l'Artiste signataire, qui s'y oblige.

Fait double et de bonne foi entre les parties, à Paris, le *Vingt-huit Septembre 1889*

Louis Derenbourg

Lu et approuvé

Jeanne Gallais

Paris, Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

LEURS DÉBUTS

II

GERMAINE GALLOIS

Parisienne. Née dans le Faubourg du Temple. D'ailleurs, tout, dans son attitude, dans sa forme exquise, dans son talent même, ne révèle-t-il pas le type de la Parisienne par excellence.

De son nom, Jeanne Gallais.

Sa vocation lui fut inspirée par les visites que faisait à sa famille Maria Legault.

La créatrice de *Tête de Linotte* et, plus tard, de la Roxane de *Cyrano de Bergerac*, représentait alors pour la jeune fille l'idéal de la femme de théâtre. Arriver à sa situation lui semblait le rêve inaccessible et le comble du bonheur !

Mais les parents, oh ! ces parents ! ne voulaient pas entendre parler de la scène, et Germaine Gallois fut d'abord modiste.

A l'atelier, elle amusait toutes ses camarades en leur débitant des chansonnettes. Comme elle avait été en pension à Joinville-le-Pont et que parfois on se promenait du côté d'un petit concert, près du bal Jullien, c'est dans ce répertoire qu'elle fit ses débuts à l'atelier. Elle affectionnait surtout les chansons où les fleurettes, les pâquerettes tenaient une place considérable. Elle se lançait aussi dans des imitations, non celles d'actrices en vogue, car sa bourse était trop modeste pour se payer les grands théâtres, mais des imitations fantaisistes qu'elle inventait elle-même, particulièrement des *gommeuses* (changement de genre !) et les ouvrières trouvaient cela très bien. On l'applaudissait à tout rompre. Elle connaissait déjà le succès !

Cl. Victoire, Lyon.

M^me GERMAINE GALLOIS, à ses débuts.

Enfin, elle se risqua au théâtre. Elle débuta aux Menus-Plaisirs, direction Blandin, dans *Pêle-Mêle-Gazette*, revue de MM. Blondeau, Monréal et Grisier. Le compère était Fusier et la commère Alice Berthier. C'est dans cette revue que paraissait la légendaire fanfare des Beni-Bouffe-Toujours.

La distribution sur la brochure porte cette mention :

Deuxième ouistiti............	GERMAINE.
Le mariage au tambour.......	
Un clown....................	

Le *Ouistiti* avait deux vers à chanter, le *Mariage au tambour* (titre d'une pièce du Châtelet) avait deux répliques à dire dont voici la seconde :

Oh ! vous savez, il ne faut pas mécaniser mon théâtre, ou sans cela je vous casse un abattis.

Quant au *clown*, il se contentait de chanter un ensemble sur la gloire de M. Mollier. Le tout pour soixante francs par mois.

Aux Nouveautés, direction Brasseur, on est plus généreux : on lui donne quatre-vingts francs. Elle joue un petit rôle dans *Adam et Ève*, de Blum, Toché et Serpette, la bonne de Berthelier ; elle répéta dans l'*Amour mouillé*, de Prével, Liorat et Varney, mais n'y joue pas.

Elle quitte alors le théâtre pendant quatre ans, mais travaille considérablement ; elle fait des études musicales et dramatiques complètes, sous la direction de Guy qu'elle épouse à cette époque.

Pour être juste, disons qu'elle travailla et qu'elle travaille encore le chant avec M. Laguépierre ; ajoutons qu'elle prit des leçons de comédie avec M^me Céline Chaumont, lors de la reprise de la *Mascotte* à la Gaîté où elle obtint un si grand succès. D'ailleurs elle nous a confessé qu'elle aimerait beaucoup jouer la comédie et qu'un moment même elle avait été en pourparlers avec M. Maurice Charlot, directeur du Palais-Royal.

Elle rentre à la Renaissance, dans *Isoline*, de Catulle Mendès et A. Messager, aux appointements de trois cents francs par mois.

Dans une reprise de *Giroflé-Girofla*, elle obtient un petit succès personnel dans le rôle du page. A la répétition générale on lui fit bisser son couplet ; c'était de bon augure, car déjà tous les gens de théâtre voyaient la transformation de la petite Germaine.

On ne songeait pas que c'était le résultat de quatre années d'efforts continus.

Elle quitte un moment l'opérette et va jouer le

Clichés Nadar.

M^me GERMAINE GALLOIS, dans *Ninette*.

M^me GERMAINE GALLOIS, dans l'*Ogre*.

Mme Germaine Gallois, dans *Giroflé-Girofla*.

drame à l'Ambigu. Nous la trouvons dans l'*Ogre*, de Jules de Marthold, et le *Prix de beauté*, de Raibaud et Grisier.

Elle passe au Châtelet *(Pilules du Diable)*, puis à la Porte-Saint-Martin (*Napoléon*, de Laya, la *Maison du Baigneur*, *Latude*, *Madame de Pompadour*, d'Émile Bergerat, le *Bossu*, rôle de Flore, à côté de Leconte).

Pendant son séjour au Châtelet, elle assista à la scène suivante dont elle fut fort impressionnée : les Lauris-Lauris, les acrobates bien connus, se livraient dans les *Pilules du Diable* à leurs exercices périlleux. A certain moment, l'un d'eux était projeté du sous-sol et lancé à travers une trappe placée sur le plancher, c'est ce qu'on appelle une trappe étoilée. On avait oublié d'enlever la boucle qui tenait les rayons flexibles de l'étoile et lorsque le clown fut lancé du dessous, au lieu de trouver des lames pliantes, il rencontre un corps dur. Il tombe à moitié assommé, la figure en sang. Il se releva cependant, courut au foyer, prit de l'eau, se lava le visage, en disant simplement : « Aoh ! ce était rien du tout ! »

Son incursion dans le domaine du drame ne rappelle à Germaine Gallois que des souvenirs joyeux. D'abord, elle nous parle avec reconnaissance des bons conseils que lui donna l'excellent Péricaud, puis des farces que lui faisait Gravier.

« C'est bizarre, constate philosophiquement la pensionnaire des Variétés, dans le drame, les artistes sont bien plus gais que dans l'opérette. Je n'ai jamais tant ri que lorsque je jouais les pièces les plus tristes. Ah ! ce Gravier nous en a-t-il raconté, à Leconte et à moi, dans le *Bossu !* Ce qu'on avait de la peine à garder son sérieux en scène ! »

Clichés Nadar.

Mme Germaine Gallois, dans le *Petit Trou pas cher* (Revue des Variétés).

Mme Germaine Gallois avec Mme Jeanne Granier, dans *Un Voyage dans la Lune*.

Mme Germaine Gallois, dans les *Pilules du Diable*.

Elle revient à l'opérette. Elle est engagée aux Bouffes-Parisiens. Elle crée des rôles dans l'*Enlèvement de la Toledad*, la *Duchesse de Ferrare*, la *Dot de Brigitte*, *Monsieur Lohengrin*.

Enfin, elle crée *Ninette*, de Charles Lecocq, qui la met tout à fait en évidence.

Paris l'avait consacrée étoile.

Dès lors elle est trop en vue, et nous l'abandonnons aux Variétés, où elle tient la première vedette.

Que de chemin parcouru par le petit ouistiti gagnant soixante francs par mois ! Lorsque la divette s'en va maintenant à l'étranger, c'est vingt mille francs qu'on lui donne.

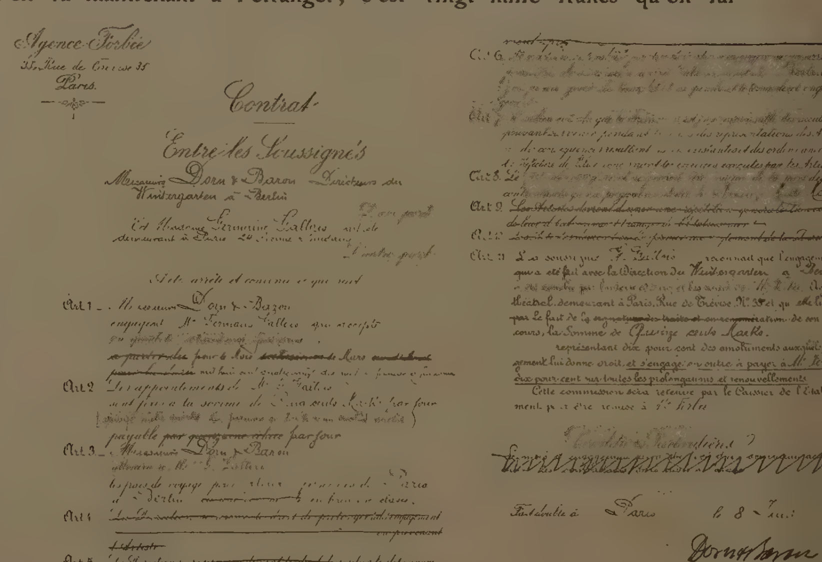
Germaine Gallois est le triomphe de la volonté. Sans l'énergie qu'elle a montrée dans sa carrière artistique, nous ne pourrions applaudir cette artiste à la voix chaude et enjôleuse, à la diction irréprochable, qui charme tous les Parisiens.

Eugène HÉROS.

(Reproduction interdite).

Cl. Paul Berger.

Mme Germaine Gallois dans sa loge, aux Variétés.



Contrat

Entre les Soussignés

A propos de *Madame Bovary*

Donc, *Madame Bovary* serait mise au théâtre, au théâtre par M. Busnach. Le fol événement !

La chronique fut bien amusante, qui nous annonça le voyage de M. Busnach à Antibes, où il allait soumettre, *par déférence*, le plan primordial de son massacre à Mme Franklin-Groult, l'héritière de Flaubert !

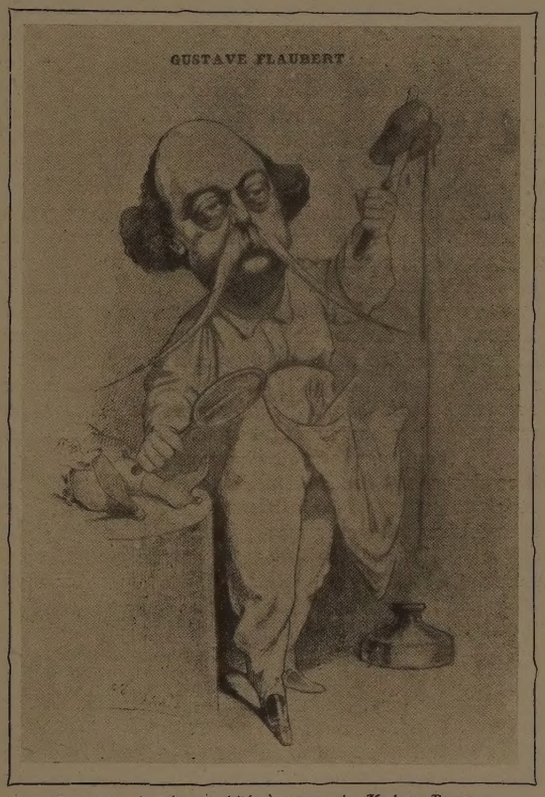
La pièce de M. Busnach sera, paraît-il, assez intime, sauf un grand tableau de mise en scène, destiné à faire sensation. A faire sensation... croyez-vous ?

Madame Bovary n'offre pas d'intrigue scénique et ne prête guère au mouvement théâtral. Comment, s'il vous plaît, extérioriserat-on sur les planches la psychologie extrêmement précise des personnages de cette œuvre merveilleusement *livre ?* Comment exposera-t-on au feu cru de la rampe ces types que le roman établit définitifs, mais à petits coups de plume et au fur à mesure d'observations multiples et très menues.

Comment rendra-t-on plausible le rôle neutre, veule et ridiculement souffrant de Charles Bovary ? Malgré le tempérament adéquat de Mme Le Bargy, personnifiera-t-on suffisamment une « Madame Bovary » hystérique, déconcertante et inconsistante, qui agit selon la brusquerie brève de ses instincts, selon les ressauts momentanés de ses nerfs ? Comment reproduira-t-on ses manies étroites, ses agacements, ses dégoûts hypocondriaques, ses rêves solitaires, ses flambées de sentiment, les contrastes subits de son idée ? Comment marquera-t-on l'importance qu'a dans la destinée de Mme Bovary la brute indifférence de l'abbé Bournisien, quand Emma vient à l'église « molle et tout abandonnée comme un duvet d'oiseau qui tournoie dans la tempête ? »

Comment matérialisera-t-on les faits ténus qui créent chez la malheureuse femme une répulsion totale de son mari, et qui décident son inconduite : l'humiliation imposée par le médecin d'Yvetot, les gloussements de Charles mangeant sa soupe, le débordement de son tricot par-dessus son gilet, la production de son couteau de paysan pour décrotter les souliers du petit Homais et surtout la mutilation de « l'intéressant stréphopode », qui cause à Emma une si grande honte et qui brise ses derniers scrupules honnêtes ! Démontrera-t-on l'effet que provoque en Mme Bovary le cri déchirant poussé par l'amputé, puis l'interjection hébétée de Charles : « C'était peut-être un valgus ? » Comment dessinera-t-on l'influence rampante et décisive de Lheureux qui, parallèlement au caprice d'Emma, consomme le désastre du médecin ?

Mais pourquoi s'attarder à révéler une évidence qui s'affirme aussi fortement !...



Caricature de Lémot publiée à propos de *Madame Bovary*.

L'initiative inattendue de M. Busnach a soulevé une polémique vive et abondante. On a rappelé le procès scandaleux fait au livre de Flaubert, et, à ce propos, quelqu'un a reproché à l'impératrice Eugénie d'avoir pris l'initiative de ce procès, après une entrevue qu'elle aurait eue avec l'auteur incriminé. Flaubert, à la vérité, fut une fois à Compiègne, mais très tard après l'affaire de la Bovary, et strictement pour fournir des indications touchant les costumes de *Salammbô* qui avaient fort séduit la souveraine. Le plus original de ces costumes fut, d'ailleurs, produit dans un bal, aux Tuileries, par une ambassadrice très en vue, et le *Monde illustré*, de 1863, garde le souvenir graphique du plus bel ajustement de la vierge carthaginoise, disposé sur le gonflement insolite d'une conventionnelle crinoline.

On s'est élevé justement contre la mise à la scène de *Madame Bovary*. Ce n'est cependant pas la première fois que cette aventure est tentée. Au Théâtre-Libre, deux auteurs, — derrière lesquels se tenait peut-être M. Busnach, — présentèrent une adaptation qu'Antoine repoussa vigoureusement, par respect pour Flaubert. Il y a quelques années, il fut également soumis à M. Porel une *Madame Bovary*, de M. René Lebaut, qui n'eut point de résultat.

Après un rude article de journal rédigé par M. Descaves contre l'intempestive fantaisie de M. Busnach et une réponse à la fois lamentable et drôlatique de celui-ci, on a reproduit, à titre justificatif, deux lettres de Flaubert qui exposent manifestement l'opposition faite par l'auteur à tout accommodement scénique de *Madame Bovary*. On a publié le principal de ces correspondances, datant de 1864 et de 1858 ; celle-ci développe en détail la résolution de Flaubert, et elle montre, incidemment, la fière probité de l'écrivain qui se rebelle contre le tripatouillage que l'on entendait faire en son œuvre. Cette lettre, que le *Journal* a reproduite, était adressée, le 23 janvier 1858, à Mme Leroyer, — et non Leroy — de Chantepie ; dans ses dernières lignes, Flaubert constate plaisamment que la Bovary se trouve déjà exposée sur deux théâtres : « Dans la *Revue du Palais-Royal* et dans la *Revue des Variétés*, et que ces deux turpitudes sont bien suffisantes. »

On aurait bien dû rapporter la phrase caractéristique qui suit cette constatation : *Loin de vouloir exploiter mon succès, comme on me le conseillait* (il s'agit de l'adaptation de la Bovary au théâtre) *je fais tout au monde pour qu'il ne recommence pas.* Voici qui est très net.

Pourquoi donc M. William Busnach se mêle-t-il de commettre une besogne à laquelle Flaubert s'opposait de toutes ses forces ?

E.-J. DELACROIX.

LE MANOIR ENCHANTÉ

Opéra-bouffe de MM. Demolder et Jarry. — Musique de Claude Terrasse.

Le Manoir enchanté. — Mme Magdeleine Depas (Elle).

« Clic clac, clic clac, hue dia, hop là! visitons les hameaux, les donjons, les châteaux! Et nous voici dans le plus beau, le plus beau des châteaux, voici le magique château du grand Cagliostro! Clic clac, clic clac, hue dia, hop là! »

C'est ainsi, et au bruit joyeux des grelots, que se présentent au manoir de leur ancêtre deux tourtereaux en voyage de noces, qui — nous l'apprennent-ils — depuis Colombes, n'ont pas cessé de se bécoter, au grand scandale des populations traversées, des seigneurs, des bourgeois, des gardiens de musée et des misses admiratrices du Primatice. Enfin, seuls... ils continuent l'agréable exercice, tout en se rappelant les plaisirs du voyage. *« Te souvient-il des paysages plus miraculeux d'être vus à deux! — Te souvient-il des gitanas qui nous dirent « la fortuna? ». — Te souvient-il des alguazils, des corrégidors, des toréadors, des hidalgos, si beaux! — Mais le plus délicieux à nos yeux c'était... quand nous étions tous deux.* — Car il ne fallait plus donner de pourboire : *la monnaie au portier, au cuisinier, au sommelier, à l'interprète, ou au marmiton, au postillon, à l'automédon; encore au frotteur, au chasseur, au plongeur, à la chambrière! pourboire aux ouvreuses, aux coiffeuses, aux parfumeuses, à la bouquetière! aux manchots, aux pieds-bot, à tous les mendigots de la terre!* Pourboire toujours et partout : chaque endroit ayant sa curiosité, escomptant la crédulité des gens, montrant un phénomène! *Chaque village a son grand homme; il y naquit ou trépassa, ou sinon, c'est encore tout comme, on peut prétendre qu'il y passa. Et tout le monde veut voir ça!*

Le Manoir enchanté.
Mme Magdeleine Depas. M. Fernand Depas.
(Le Menuet).

De tant chanter leurs déboires, le pourboire, nos voyageurs éprouvent le besoin de se désaltérer et de se sustanter. Justement, une collation est servie; s'offre une table garnie de gâteaux succulents et de flacons vénérables. *Le vin dissipe la tristesse. Buvons, buvons sans cesse! A la santé des grands-parents, à la santé des petits enfants!* Tant de « santés » leur procurent bientôt une douce gaîté qui se mue chez la dame en un subit désir de plaire, des soins de coquetterie puérils et charmants. *« Houppe légère qui m'est si chère, secret de plaire à mon secours! La mouche assassine et puis la mutine espiègle et badine avive les yeux. La mouche pimpante est vraiment seyante et donne aux amantes un charme infini. C'est pour vous, messieurs, ces soins minutieux.*

Le Manoir enchanté
Mme Magdeleine Depas. M. Fernand Depas.
(L'Arrivée).

Mais ce n'est pas pour chanter, boire et s'aimer que les jeunes mariés ont fait le long voyage; ils accomplissent un pieux devoir; ils sont venus visiter le manoir merveilleux de leur grand-oncle, le laboratoire de l'illustrissime savant, avec son grand amphibie et sa femelle amphigouri, gardien du seuil de la magie; les grimoires cabalistiques, le grand pélican blanc qui amuse les petits enfants; les alambics philosophiques, les cornues biscornues; tout le dispositif rébarbatif; aussi différents objets aux vertus magiques, notamment un violon jouant sur demande, ou donnant, à qui le fait vibrer, l'inspiration et la virtuosité. — Et puis qu'est-ce que ce tableau? Un saint... dans ce lieu plutôt infernal! — Voyons l'inscription : « Saint Jean-Bouche d'Or ». — C'est le bon saint Jean-Bouche-d'Or qui fut toujours véridique, d'après la chronique. Il disait : « Mieux vaut se mordre la langue auparavant, qu'après se mordre les doigts. Fuyez la menterie. » — Si nous l'interrogions? Vois l'invitation : « Pour savoir la vérité, mettez dans le tronc une pièce de dix centimes française. » Très fâcheuse idée! car, consulté sur l'affection du gendre pour sa belle-maman, le saint, dont la réponse doit se traduire en musique, reste muet, ce qui provoque immédiatement des reproches — vite retournés par une autre consultation, celle-ci à l'avantage de l'époux, d'ailleurs trop gentil pour profiter de sa victoire, aussitôt dissipant la brouille en rappelant l'heure délicieuse de sa déclaration d'amour, que tous deux se plaisent à retrouver. *En cadence, on commence les premiers pas de la danse, gentiment, doucement, l'innocent amusement. On commence, à la danse, à faire un peu connaissance, gentiment, doucement, on s'avoue ses sentiments.* L'occasion est excellente pour s'assurer de la sincérité de ces sentiments, par ce bon saint Jean-Bouche-d'Or... Il n'en coûte que dix centimes, deux sous seulement! Et, furtivement, une pièce est glissée dans le tronc. — Tu n'as jamais dit à une autre femme ces mêmes paroles d'amour? — Moi? Jamais! — Allez, la musique! Mensonges! crie saint Jean. — Ah! cachez ce saint que je ne sais plus voir... Et puis, toi, fais-moi serment qu'on ne t'a jamais murmuré de paroles d'amour! — Mais... Jamais... — Jamais?... Cent fois! clame Bouche-d'Or. — Ah! ah! ah! ah!... — Eh bien, oui, de jeunes seigneurs m'ont dit que j'avais un teint plus frais que l'églantine, un regard plus doux que celui d'un ange. Ces mots m'avaient fait rougir, mais de toi seul ils m'ont fait battre le cœur. — Et moi, j'ai comme les autres écrit des billets doux; oui j'ai plongé mes regards au fond d'yeux pleins de promesses — mais de paroles d'amour, vrai, je n'en ai adressé qu'à toi. N'est-ce pas, saint Jean-Bouche-d'Or? — A doux péchés... miséricorde; taisons-nous se dit le saint. Et, amants bienheureux, Elle et Lui regagnent leur carosse. Clic clac, hue dia, hop là! Quittons le château, le plus beau, du grand Cagliostro.

Tel est le sujet de ce *Manoir*, auquel les salons, après les grands cercles, font en ce moment un joli succès — mérité par la fantaisie et la légèreté d'un livret parfaitement ordonné, logique en ses développements; joyeux, sentimental et tendre, avec, çà et là, des intentions satiriques qui ne sont pas le moindre agrément. Et la partition, dentelle à ravir le poème, en épand la gaîté, très verveuse, fort gracieuse si je cite le « menuet » et l'air des « fards ». Dans un autre ordre, couplets sur les voyages, sur les pourboires, les curiosités, la chanson du vin, la légende de saint Jean-Bouche-d'Or sont de même des chants fort agréables. C'est à M. et Mme F. Depas que les auteurs ont confié le soin de faire apprécier leur ouvrage; ils ne pouvaient mieux choisir leurs interprètes : le talent et le brio du premier s'unissent heureusement à l'exquise complexité de la toute charmante seconde.

Henry FRANSOIS.

Clichés Paul Berger.

Le Manc
M. Fe

CHOCOLAT
(l'Abonné du Téléphone).

Mlle NINI FÉVRIER
(La Commère).

M. AGUINOFF
(Crockette).

M. FOOTIT (le Cocher). M. AGUINOFF (Crockette).

CONCERTS & MUSIC-HALLS

LE NOUVEAU-CIRQUE : *LA REVUE*

C'est une tradition : M. Houcke inaugura, en effet, il y a déjà pas mal d'années, la revue équestre. C'était tout au début — si j'ai bonne mémoire, — de l'existence caracolante et aquatique du Nouveau-Cirque. L'innovation eut un succès fou, et tous les ans le succès se renouvelle avec une régularité qui prouve surabondamment que l'idée était excellente.

Elle est toute pleine d'humour et de bonne humeur cette revue de 1904. Les potins et les anecdotes de l'année y défilent fort adroitement présentés ; je n'aurais garde de les énumérer ; vous les avez vus, cher lecteur et aimable lectrice, ou vous les verrez certainement. A quoi bon, dès lors, vous entretenir de choses que vous connaissez ou déflorer par avance votre surprise.

Toutefois, il est bien permis de louer le charme de l'excellente mime qu'est Mlle Christine Kerf (la mode d'été) ; la grâce souriante de Mlle Cavini (la mode d'hiver) ; la verve spirituelle de Mlle Nini Février (la commère) ; l'adresse de M. Cauvy (M. La Poire), qui régla fort joliment les ensembles et la chorégraphie de ce spectacle ;

et aussi la troupe accorte des ballerines qui se transforment avec une aisance rieuse en midinettes, en fleurs lumineuses, que sais-je ?

Mais surtout, oh ! surtout la colossale bouffonnerie de Footit et de Chocolat, fantaisistes au talent quasi génial.

Des costumes pimpants, des travestissements gaiment comiques, une mise en scène fort soignée, et pour finir l'apothéose étincelante et enguirlandée de la Fête des Fleurs, déroulant ses splendeurs aux sons triomphateurs de la musique de M. Wittmann : s'il y a là de quoi amuser les enfants, c'est aussi de quoi justifier l'empressement de leurs parents.

G. F.

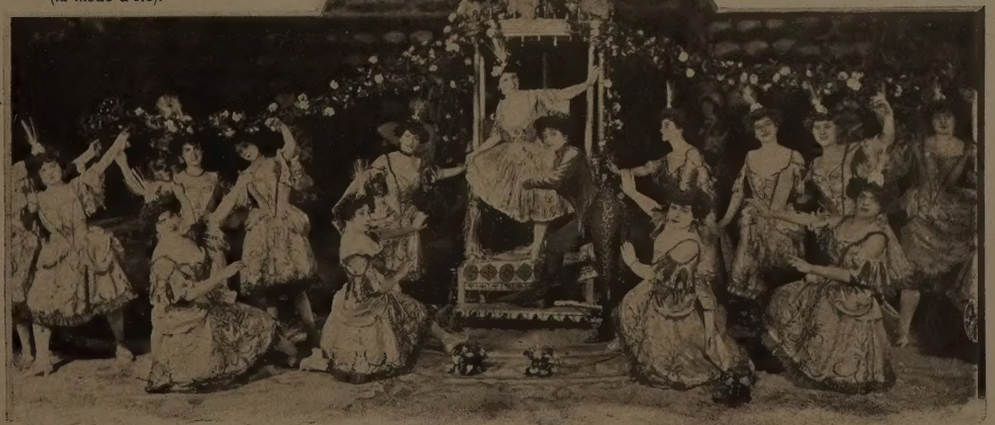
Mlle KERF
(la mode d'été).

Mlle CAVINI (la mode d'hiver). M. CAUVY (M. La Poire).

Mlle KERF
(la mode d'été).

Mlle CAVINI
mode d'hiver).

M. CAUVY
(M. La Poire).



L'Apothéose

chés Rev. Théât.

NOTES D'ART

Janvier et février marquent des étapes préliminaires à nos Salons officiels de peinture et de sculpture. Désormais, le Grand-Palais ne chôme plus. Voici, en effet, successivement, l'École française, les Femmes peintres et sculpteurs et les Orientalistes qui occupent les cimaises. L'École française, c'est un groupement à tendances plus ou moins définies vers un ordre d'idées présupposant un art national du paysage descriptif et dont il n'émerge, jusqu'à présent, rien de bien saillant. On peut y noter, cependant, les *Effets de nuit* et les *Marines* de M. Kœchlin, et un *Portrait d'Yvonne*, de M. Armand Point.

L'Union des Femmes peintres et sculpteurs affirme, pour sa part, quelques talents féminins déjà connus, tels que ceux de Mmes Pératé, Coutan-Montorgueil et Gabrielle Dumontet. De celle-ci, on a pu enfin librement apprécier cette fameuse variante du *Lierre*, qui souleva un tel déchaînement parmi le jury des Artistes français l'an passé et causa de justes frayeurs à ceux qui firent refuser cette œuvre, au mépris des dispositions réglementaires. Cette étude symbolique, prétexte à la présentation d'une captivante étude de nu, compte parmi les pages maîtresses de l'artiste inspirée à qui l'on doit les *Hâleurs*.

Les Orientalistes comptent avec Émile Bernard et Fernand Maillaud deux évocateurs inspirés d'un art fertile en richesses coloristes. Ce qui plaît surtout dans le talent de ce dernier, c'est la variété des aspects et la sûreté dont il fait preuve dans ses notations, même esquissées. Son exposition aux Arts-Réunis le classe, d'autre part, au nombre de nos meilleurs paysagistes parisiens, à côté, par exemple, de M. Henri Jourdain qui, d'un crayon si personnel, dégage la poésie de certains *Coins de Bièvre*, de Passy et d'ailleurs.

Quelques joies visuelles ont été offertes aux amateurs d'art précieux pendant la durée de l'Exposition des *Miniaturistes et Arts précieux* où, parmi nombre de bons élèves, en majeure partie du beau sexe, se discernèrent les enluminures de M. Luc-Anatole Foucher (l'*Ave Maria* et l'*Oblat*, de Huysmans), une attrayante série de dessins au lavis et une charmante aquarelle de Mlle Jane Atché; la *Marguerite au Rouet*, de Mme Isbert; la *Sylvie*, de Mme Debillemont-Cherdon, et les études de tigres de M. Surand.

Puis, au fil des jours, se sont greffées, souvent simultanément, les expositions annuelles du Cercle Volney, du Cercle de l'Union, dont nous retrouverons nombre d'envois aux Salons annuels, celles des *Intimistes*, de l'Automobile-Club, des Aquarellistes français, etc.

De toute cette absorbante série aux exigences de laquelle les pauvres jambes d'un jeune critique ne sauraient plus désormais suffire, on retiendra la première exposition de la *Ruche*, fondée par le sculpteur Jean Boucher, afin de permettre aux artistes peu fortunés de se créer un atelier à peu de frais. Inaugurée ces jours derniers par M. Dujardin-Beaumetz, au lendemain de sa prise de possession du sous-secrétariat des Beaux-Arts, elle nous a révélé plusieurs tempéraments d'avenir : les *Aspects*, de M. Duluc; un *Chemineau*, de M. Schütz-Robert, d'une manière hardie et vigoureuse; du même, un portrait crayon du poète Ernest Raynaud; un *Four à chaux* très remarqué, de M. Burgat, et dont le Luxembourg a fait l'acquisition; un *Coin d'usine* et des natures mortes de M. Lhoste; enfin, des nus d'une plastique impeccable, œuvres du maître Jean Boucher, dont également quelques meubles sculptés suscitaient l'admiration du public d'élite présent à l'inauguration; une chaire de Quillivic et une porte sculptée par Jean Vochoc.

Enfin, parmi les expositions particulières, on notera celle de Mlle Yvonne Serruys chez Barbazanges; celle de Gaston Prunier, cet élève de Puvis de Chavannes, si merveilleusement doué dans l'expression réelle des sites parisiens, des bords de Seine et des tristesses de la lande bretonne. Ce scrutateur de la vie méritait la notoriété qui, désormais, lui est acquise, et il m'est agréable de penser que, l'un des premiers, voici quelque dix ans bientôt, j'eus l'occasion de signaler ses premières tentatives auprès du grand public.

Voici d'un autre modeste, lithographe consciencieux autant que coloriste soigné, une soixantaine d'études où, tour à tour, revivent le pittoresque des rues de Venise, la poésie des ciels italiens, la mélancolie agreste des paysages bavarois et le mouvement vibrant de quelques rues parisiennes. J'ai nommé Henri Héran, dont l'exposition riche de saveurs polychromes attirera les véritables connaisseurs dans la petite galerie de l'Indépendance artistique. Et, pour finir ces notations rapides, invitons le lecteur à passer un instant devant les toiles de Royet à la Bodinière, et s'il s'aventure jusques à Montrouge, à se régaler pleinement d'une fresque de Marcel Lenoir, intitulée *Sagesse*, ainsi que de diverses pages artistes de Joseph Bernard, de Dubray, de Maurice Robin et de Lewis Waguet. Ce sera le prélude au Salon des Indépendants, qui promet, selon l'habitude, d'agréables surprises.

ALCANTER DE BRAHM.

COMÉDIE de la MODE

La semaine qui précéda les jours gras fut abondante en répétitions générales et en premières. C'est dire qu'à cette époque de l'année surtout les manifestations d'élégance y furent nombreuses.

Les dentelles et les guipures sont toujours les grandes favorites pour les toilettes du soir. Jupes, robes, corsages de toutes formes, ces tissus légers et somptueux, aériens et magnifiques se prêtent, en effet, à toutes les combinaisons. La dernière trouvaille mérite d'être signalée. A l'une des répétitions générales dont je parle, j'ai vu une de nos plus jolies divettes, dont le goût dans l'ajustement est à la hauteur du fin talent de comédienne, sanglée dans une jaquette de guipure, une jaquette à basques, du plus agréable effet. Nul doute que cet exemple ne soit suivi par toutes celles de nos élégantes qui ont une jolie taille à mettre en valeur.

Les chapeaux subissent une double modification, ils diminuent de volume — ces messieurs ne s'en plaindront pas — en même temps ils s'exhaussent de plus en plus au-dessus de la coiffure. Ils affectent un mouvement enlevé qui n'est pas sans grâce. On les garnit encore de plumes, mais surtout de fleurs.

J'ai vu chez une adroite modiste, du goût le plus sûr, un délicieux chapeau plat, en paille violette, garni de velours de la même couleur, mais de nuance plus foncée et orné d'une guirlande de roses violet passé. C'est un rêve.

Il faut signaler aussi une tentative faite pour le théâtre par quelques élégantes pitoyables au pauvre monde. Je veux parler de ces petites calottes rondes, tel un couvercle de boîte renversé, plus ou moins garnies de paillons ou de broderies, que l'on a vu apparaître récemment sur quelques ondulations brunes ou blondes. L'intention est louable. Je doute qu'elle trouve beaucoup de femmes disposées à s'y conformer.

INTÉRIM.

P. S. — *La dame en blanc.* — Je ne puis que vous recommander le *Duvet de Ninon*. Toutes les artistes ont adopté cette poudre de riz diaphane et rafraîchissante que l'on trouve à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.